LOLA et le FOOTEUX

Philippe Laperrouse



Philippe Laperrouse

Lola et le footeux

© Philippe Laperrouse, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1673-6

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Dans ce roman, la commune de Longes, située en Normandie, n'existe pas. Elle a été inventée pour les besoins de l'intrigue.

Les situations et les personnages relèvent de la fiction. Toute ressemblance avec des situations ou des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

1.

Je suis sorti de prison le 1er juillet 2015. Je ne suis pas à plaindre : j'ai pris deux ans pour violences volontaires. Ça aurait pu être pire, le « tarif » officiel est de cinq ans. Comme je me suis bien tenu, l'administration pénitentiaire, qui a sans doute besoin de places, m'a fait cadeau de quelques semaines. J'imagine que je suis tombé sur un juge amateur de foot et que je dois cette sentence mesurée à mon unique sélection en équipe de France des moins de 20 ans. Mon avocat m'a proposé de faire appel. Je ne l'ai pas fait au motif que je pensais avoir mérité ma peine et que je n'avais pas envie de prendre le risque d'une sanction plus sévère.

La prison est une expérience fascinante. Si on la surmonte, tout devient possible. Il n'y a alors plus grand-chose qui puisse surprendre de la part d'un exemplaire de la population humaine. Derrière les barreaux, j'ai dû faire ma place de manière souvent musclée. Je me suis imposé physiquement à la suite de quelques bagarres pendant lesquelles j'ai montré qu'il ne fallait pas me monter sur les pieds. Après quelques « explications », j'ai été relativement bien accueilli par les mecs, surtout ceux qui avaient entendu parler de moi. Pour disputer des rencontres de foot dans la cour de prison, ils s'écharpaient pour m'avoir dans leur équipe. Les esprits s'échauffaient chaque fois et les castagnes débutaient avant le match. À la fin, j'ai proposé de faire l'arbitre pour rétablir le calme.

Depuis mon élargissement, je vis dans un deux-pièces modeste dans la banlieue de Rennes avec Pauline qui m'a si patiemment attendu à ma sortie de taule. Je crois qu'elle aurait été là pour moi à la porte de l'enfer.

Pauline, je l'ai rencontrée au club des supporters. Aujourd'hui, nous avons le même âge : 25 ans. Dire que je suis tombé follement amoureux au premier regard serait exagéré ; j'ai été séduit par son tempérament posé et équilibré. Elle présente le mérite d'être dotée d'un caractère enjoué qui se laisse difficilement atteindre par les vicissitudes de la vie. Lorsque je suis entré en prison, j'ai observé pour la première fois comme un voile de tristesse dans ses yeux verts. Avec régularité et abnégation, elle est venue me voir deux ou trois jours par semaine, quel que soit le temps. À chacune de ses visites, elle me racontait une anecdote drôle pour me faire sourire ou me maintenir le moral. Quoiqu'il arrive, merci, Pauline !

En ce mois de septembre 2017, le seul des acteurs de mon passé dont je suis encore géographiquement proche, c'est Jo Poulard. Il a désormais 72 ans et il n'est pas en très bonne santé. Son manque d'énergie l'afflige. Il dit qu'il endure les conséquences des années de banquets, de buffets ou de festivités copieusement arrosés. Je lui rends visite dans une maison de retraite où il rumine son ennui et sa solitude. Sa fille Lola paie son séjour. Il n'a plus un sou devant lui et il m'assure qu'il s'en fout complètement.

Mentalement, je revois souvent le Jo d'autrefois, solide, super actif qui était prêt à tout renverser pour faire triompher ses projets. L'homme débordait d'imagination, mais aussi – malheureusement – de dettes. Il entretenait tant de relations qu'il n'a pas toujours su éviter les margoulins et les malhonnêtes. Les ennemis et les jaloux se sont réjouis de sa déchéance physique et financière. Aujourd'hui, le glorieux Jo Poulard se déplace difficilement de son lit au fauteuil. Il regarde son passé avec des regrets, mais selon lui, sans rancœur.

— Ne t'en fais pas Sergio, j'en ai bien profité !

Évidemment, j'ai été licencié de mon club de foot professionnel après mon incarcération. Heureusement, j'ai gardé quelques contacts sympas qui me permettent de m'occuper des 12/13 ans, futures vedettes du ballon rond, dans un petit village du Morbihan. C'est peu de chose, mais je m'en contente. Enfin, j'essaie… Chaque fois qu'elle en a l'occasion, Pauline fait tout ce qu'elle peut pour me tirer de mon apathie, car malgré ses tendres attentions, je ne brille pas par l'envie de mener une vie débridée.

À mon âge, j'aurais pu insister encore pour jouer sinon en professionnel, du moins dans un club de National. La vérité, c'est que je n'avais plus l'énergie de me décarcasser sur un terrain. Le feu sacré s'est éteint peu à peu à travers les vicissitudes que j'ai affrontées et qui m'ont convaincu que l'existence, c'est autre chose que pousser un ballon avec le pied. Vivre est à la fois plus intéressant et plus dramatique qu'une simple partie de foot.

J'ai préféré inculquer quelques conseils et quelques règles d'hygiène de vie à une bande de gamins braillards que je fais gambader devant moi tous les mercredis après-midi. Je me dis que s'ils apprennent à souffrir et à perdre, ils seront bien dans leurs baskets, quel que soit leur avenir.

Au mois de décembre, avec Pauline, j'irai voir ma sœur aînée, Marina. Nous fêterons Noël ensemble. Marina s'est installée à Arcachon avec un éleveur

d’huîtres qui semble correct et bien élevé. Elle est passée par des épreuves terribles sur lesquelles je reviendrai. J’ai l’impression que son compagnon et l’ostréiculture lui ont enfin procuré la stabilité émotionnelle dont elle avait besoin.

Pour ne pas sombrer dans une espèce de déprime post-univers carcéral, le médecin m’a conseillé d’écrire mon aventure. Selon lui, l’écriture est un exercice solitaire qui permet de se retrouver et de mettre à distance tous les ressentiments que m’inspirent les extravagances de ma vie et la méchanceté des hommes. C’est comme si les mots avaient ce pouvoir magique de dédiaboliser les faits, les sentiments et éventuellement les individus. Beaucoup d’êtres humains ont utilisé la littérature comme une thérapie.

2.

Je m'appelle Sergio Pellini, né en 1992. Mon grand-père est venu d'Italie s'installer en Normandie en 1951. Il a fait le maçon et avant, beaucoup de trucs dont il ne parlait jamais. Mon père a pris la suite. Il n'a jamais dit qu'il était maçon, il se prétendait entrepreneur de BTP, ce qui lui semblait plus valorisant.

Nous vivions chichement dans la banlieue d'Amiens. J'allais au foot, histoire d'aller quelque part parce que je n'avais rien d'autre à foutre. Mon père ne s'intéressait pas à moi, encore moins à mes deux sœurs, Marina et Paula. Il se trouvait que je n'étais pas maladroit, balle au pied, et que je me suis développé physiquement très rapidement. Dès 15 ans, j'approchais un mètre soixante-quinze, ce qui me valait des sobriquets désagréables du type « grande perche » de la part des potaches idiots et sans imagination que je fréquentais au lycée. C'était une erreur de leur part, puisque j'étais plus costaud qu'eux. À l'aide de quelques coups de poing soigneusement assénés, je leur ai rappelé les règles du respect qui m'était dû.

Au foot, j'ai facilement intégré l'équipe première de ma commune qui se débattait dans les profondeurs d'un classement anonyme en honneur régional. Tout le monde me considérait comme le meilleur élément du club, promis à un grand destin.

Et puis un jour, un homme en pardessus gris est venu. C'était au mois de juin 2012. À 20 ans, j'avais des mensurations qui l'ont impressionné : 1,78 m, 77 kg, large d'épaules. Il a décrété que j'avais du coffre. J'ai compris plus tard : j'avais une certaine faculté à courir longtemps avant de souffrir physiquement. En plus, je crois que j'ai toujours aimé ça, *souffrir*. Dès mon adolescence, j'avais le sentiment que les brûlures des muscles de mon corps me dispensaient de réfléchir ou de me dire que je n'avais pas d'autre but dans la vie que taper dans un ballon. Souffrir d'un effort, c'est se heurter à ses limites physiques. Aujourd'hui, avec le recul, je pense que ça apprend l'humilité.

Bref ! L'homme en gris a déclaré que j'avais une belle carrière devant moi. À son allure, j'ai tout de suite su que c'était un président de club. Il était moustachu, presque chauve et trapu. Son estomac semblait déborder de sa ceinture de pantalon. Plus tard, j'observerais cette même allure abdominale chez tous les dirigeants, due à l'abus des buffets de réception où l'on bouffe n'importe

quoi. Je comprendrais aussi le double sens de l'expression « avoir de l'estomac ».

Il m'a expliqué que son équipe qui jouait en National avait besoin de moi. Enfin… d'un homme comme moi.

Je n'étais pas spécialement effrayé par la perspective de quitter un quartier gris et morose qui m'incitait à ne rien faire de ma carcasse. Mon père et ma mère s'en fichèrent un peu. Je ne leur en veux pas : ils étaient d'une génération pour laquelle la question de se bâtir une existence heureuse ne se posait pas. Le seul projet sensé de vie, c'était de trouver n'importe quel job qui permettait de manger à sa faim et de dormir sous un toit. Le reste était considéré comme de la littérature inutile.

Étant donné que je n'avais manifesté aucun appétit pour la construction de villas, ils ne m'ont pas retenu. Mon père a posé l'unique question dont il était capable : ça gagne combien de taper dans un ballon ? L'homme en gris a répondu : beaucoup, si l'on travaille bien.

Je n'ose pas penser que ma famille a été soulagée de me voir partir. Je crois que ça leur était un peu indifférent. Seule ma grande sœur Marina a eu de la peine de me quitter. Grâce à ses leçons de conduite accompagnée, je venais d'obtenir mon permis. Je lui ai promis que nous resterions en contact.

L'homme m'a fait monter dans sa Porsche. J'ai eu le droit de mettre ma valise dans le coffre et il m'a emmené à Longes, petite ville de Basse-Normandie. La bagnole était somptueuse. Engoncé dans le siège profond comme une baignoire, je l'entendais à peine ronronner. Mon chauffeur a dit que c'était une Porsche, mais je n'ai pas retenu le nom de la série. La seule chose dont je me souvienne, c'est ce que je compris d'emblée en montant dans cette voiture : être président, ça gagnait sûrement plus qu'entrepreneur de BTP. Mon père circulait dans une Kangoo à bout de souffle. Pendant que le président conduisait, j'avais du mal à me rendre compte que j'étais installé dans une automobile sans être secoué comme un prunier.

L'homme m'a confirmé que j'avais de l'avenir, que je serais – au début – stagiaire à 700 euros par mois et que c'était une belle opportunité. En plus, je serais logé gratuitement dans un petit studio au-dessus du garage du père Louison que j'apprendrais à connaître.

Il a répété qu'il avait besoin d'un *piston* et que son flair lui susurrait que j'avais le bon profil. *Piston* ? À ce moment-là, je n'avais aucune idée de l'origine de l'expression. C'est Legal, le coach de l'équipe de Longes, qui m'a expliqué que mes allers-retours sur toute la longueur du terrain ressemblaient au va-et-vient du piston d'un moteur. Il affirmait qu'il faut une solide santé pour tenir ce poste, mais que moi, je pouvais. Même si j'avais des progrès à faire.

******

Je crois que ma carrière sportive démarra vraiment un soir de folie, en décembre 2013. Nous venions de passer victorieusement un tour de Coupe de France. J'ai assisté à un évènement rare : le président du club est descendu dans le vestiaire. Pour lui, c'était un effort, il n'aimait pas les démonstrations collectives de joie virile. Il est arrivé néanmoins, après avoir coincé un sourire crispé entre ses deux lèvres lippues. Derrière ses lunettes aux verres fumés, il se fit un devoir de participer au tohu-bohu :

— Bravo, les gars, je suis fier de vous ! Prime de match pour tout le monde !

Tous les joueurs ont hurlé d'allégresse et puis le président a fichu le camp. On aurait dit qu'il craignait les corps nus ou les embrassades entre hommes. D'après ce qui se chuchotait en coulisses, son rapport aux femmes était bien différent.

— Très différent, si tu vois ce que je veux dire, assurait Victor, le piston gauche de l'équipe, à qui avait envie de l'entendre.

L'annonce a eu l'effet escompté. Dans la buée qui s'exhalait des douches, les vivats ont claqué. Pour marquer le coup, Jordan, Max et je ne sais plus quels gars sont montés sur la table pour chanter je ne sais quoi. C'était sans doute une chanson paillarde, puisque les autres riaient sauvagement. Comme des hommes.

Il faut dire que l'équipe de Longes qui végétait en National 3 venait de battre les professionnels de Caen. Les reporters sportifs qui ne brillent jamais par des traits d'esprit originaux avaient ressorti pour la nième fois l'histoire du petit Poucet qui a dévoré l'ogre. Ou pour les plus cultivés, celle de David qui a terrassé Goliath.

******

Pendant quelques mois, j'ai joué en réserve avec les meilleurs juniors. Puis, j'ai été en concurrence avec Yvon Burmaz en équipe première. C'était un brave type, solide comme un bûcheron. Un peu trop viril, selon certains arbitres. Il faut dire qu'à Longes, les activités d'Yvon étaient aussi étendues qu'incertaines. Il était capable de manipuler d'énormes billots de bois, mais également de grimper dans le clocher pour réparer l'horloge du curé ou d'extirper une machine agricole engluée dans la boue. Avec mes petites séances de fitness, j'avais parfois du mal à rivaliser avec sa condition physique, mais d'après Legal, j'étais sérieux et je progressais rapidement.

Il avait récolté un carton rouge pendant la rencontre précédant notre victoire contre Caen pour avoir mis KO un adversaire qui ambitionnait de rapprocher sa tête de son pied. La punition d'Yvon avait entraîné deux matchs de suspension pour lui, ce qui expliquait que je le remplaçais pour la partie contre Caen. Avant le coup d'envoi, Legal me prit à part et m'assura qu'il comptait sur moi et qu'Yvon, c'était du passé ; l'avenir, c'était moi.

Il n'avait pas vraiment le choix, son devoir était de me motiver, c'est-à-dire de me faire prendre confiance dans mes moyens. Selon lui, j'étais au mieux de mes possibilités, ce dont je n'étais pas vraiment convaincu, à moins que mes facultés footballistiques n'aient pas été d'un niveau très élevé. Il avait raison et j'avais tort ; la confiance en soi, c'est ce qui multiplie par deux la force d'un joueur et d'un homme. Ce fut ma première leçon de vie.

Bref… ce soir-là, j'ai été titularisé dans l'équipe. Nous avons battu les pros de Caen en 32e de finale de la coupe de France. Legal nous l'avait seriné : si nous gagnions, nous serions les héros de la commune de Longes, du bureau de tabac à l'église en passant par la poste. Si nous nous inclinions, tout aurait été normal.

— Vous n'avez rien à perdre ! avait-il clamé dans les vestiaires.

Legal avait une voix rauque et puissante qui était censée nous galvaniser. J'avais l'impression qu'il la forçait un peu pour faire plus viril.

Malgré les vociférations du président Jo Poulard (l'homme en gris qui était venu me chercher à Amiens), notre pauvre pelouse avait été jugée indigne de l'évènement par le règlement de la Coupe de France. Nous avions dû nous

délocaliser dans un stade plus vaste où évoluait une équipe de Ligue 2. Toute la commune s'était déplacée. Banderoles, écharpes, cornes de brume… Le curé Aldebert Chanut qui animait le club de supporters de Longes avait sorti tout son matériel de campagne. Il paraît qu'il avait même prié pour notre victoire, mais il nous avait demandé de ne pas en parler puisque ce type d'oraison n'est pas homologuée par le Vatican.

La mobilisation de ses ouailles avait bien fonctionné. Elles avaient occupé avec tambours et trompettes une tribune complète où elles avaient déclenché une sorte de bamboula assourdissante dès le début de la soirée.

En entrant sur la pelouse, j'aperçus le président Poulard qui promenait un regard satisfait sur le spectacle. Il avait l'air d'avoir digéré sa déception de ne pas jouer dans sa commune.

Pour la circonstance, il nous avait acheté de nouveaux maillots vert pré. C'était un cadeau, évènement très rare d'après les anciens de l'équipe, car la rumeur rapportait que Poulard était près de ses sous. Par la suite, j'aurais l'occasion de constater que c'était une médisance. Jordan, notre milieu droit, affirmait que le président était un nostalgique de l'époque des verts de Saint-Étienne dont il cherchait à nous insuffler l'énergie à la moindre occasion.

Max, notre avant-centre, marqua un but à la troisième minute. Les pros, étourdis de surprise, se regardèrent avec étonnement. À ce moment-là, je pensai que notre allégresse n'allait pas durer. Les Caennais se mirent en action et nous ne fîmes rien d'autre que défendre notre gardien et son but comme nous pûmes. Pendant 80 minutes, la bataille fut acharnée. Le temps nous semblait terriblement long. Legal rugissait comme lion, le long de la touche. Nos concitoyens hurlaient de joie chaque fois que l'un des nôtres attrapait le ballon, par le plus grand des hasards.

Quand on est sur le terrain, des milliers de vivats et d'applaudissements frénétiques, ça aide : ça vous injecte un peu plus de muscles dans les jambes et un peu plus d'énergie dans la tête. Bref, nous tînmes le score à notre avantage jusqu'au coup de sifflet final. Épuisés, heureux et portés en triomphe.

Même moi.

Je dis ça, parce que j'avais l'habitude de regarder les émotions des gens de loin, y compris les miennes. L'enthousiasme et la spontanéité étaient des états

d’esprit que je n’avais jamais vraiment connus. Mais, ce soir-là, à califourchon sur les épaules carrées de la mère Anselme, la charcutière de Longes, je ressentis un moment de bonheur… enfin… comme un truc qui bouleverse le cœur et les entrailles. Mais c’était la première fois, et je ne savais pas si c’est ce qu’on appelait le bonheur. J’en déduisis que je devais approfondir cette question.

3.

Dans ma maison familiale, la vie était plutôt morne. Ma mère partait tôt le matin, elle était aide-soignante à l'hôpital. Mon père rentrait tard le soir, épuisé par les chantiers de la journée. Je n'avais pas beaucoup de contact avec mon frère et mes sœurs (sauf Marina). Il m'arriva donc ce qui survient lorsqu'on se sent seul : je confiais les affres de ma solitude à l'écriture et à la littérature. Le reste ne me passionnait pas. Depuis longtemps, j'avais annoncé mon intention de ne jamais mettre les pieds sur un chantier en construction, ce qui acheva de détourner mon père du moindre intérêt pour mon existence future.

Au lycée, je n'ai pas été brillant, sauf en français. La mère Duplantier, ma prof de français préférée, louait mes devoirs qui lui semblaient des petits chefs-d'œuvre. Je ne sais pas trop comment je m'y suis pris, mais ce fut suffisant pour décrocher le diplôme final. Ce succès au bac était une première chez moi, mais il ne troubla pas l'indifférence de mes parents et de ma fratrie à mon égard. Seule ma grande sœur Marina m'offrit sur ses économies une casquette de joueur de base-ball en cadeau.

Ce triste parcours scolaire entraîna néanmoins une conséquence positive : dans ma nouvelle équipe, nous étions deux à avoir le bac : Germain, le goal et moi.

C'est ainsi que j'acquis à faible coût une belle réputation « d'intello ». Lorsqu'il s'agissait d'écrire quelque chose, mes coéquipiers venaient s'enquérir de mon aide.

******

Depuis mon arrivée à Longes, je vivais – comme promis par le président – au-dessus du garage du père Louison. Le logis était entre le studio et la chambre d'étudiant. C'était petit, mais propre avec un parquet ancien qui grinçait fortement à chacun de mes pas. La tapisserie était enfantine : des nounours, des avions, des lapins voisinaient avec jubilation. J'en déduisis que c'était la piaule du gamin de la famille, parti sous d'autres cieux depuis longtemps.

Dès les premiers jours, je me suis intéressé à l'activité du père Louison. Ce

n’était pas son nom de baptême ; j’appris très tôt qu’il s’était choisi ce pseudo en hommage au champion cycliste Louison Bobet qui gagna plusieurs Tours de France. Louison était probablement vieux, mais il n’a jamais voulu me dire son âge. Il naviguait toute la journée entre des bagnoles au capot ouvert, des tas de pneus plus ou moins déchirés ou des bidons d’huile plus ou moins éventrés. Il était sale : il disait qu’un garagiste doit être noir, couvert de cambouis, au même titre qu’un boulanger se devait d’être blanc, enveloppé de farine. Louison bénéficiait d’une grande popularité dans la commune. Entre ses mains passait tout ce que la ville comptait de voitures et de matériels agricoles roulants. Dans un petit coin, très fréquenté par les jeunes, il avait même aménagé un atelier pour réparer les vélos.

Pour seul salarié, il avait André, un garçon mince, blond, taiseux qui bossait dur. Il s’enfuyait à bicyclette dès qu’il avait cinq minutes. Selon Louison, il courait la gueuse, sans autre précision. La comptabilité de l'établissement était tenue par Maryse (qui était la couturière de la commune). Elle faisait des apparitions dans un réduit accolé à l’atelier, à une périodicité qui m’échappait.

Quelques jours après mon arrivée, en été 2012, la Porsche 911 du président stoppa devant le garage pour faire le plein puisque le père Louison avait annexé une pompe à essence à son entreprise. Je m’étonnai auprès du vieux que Poulard puisse posséder une bagnole aussi luxueuse. La moustache de Louison se souleva bizarrement (ce qui signifiait qu’il souriait) et il m'entraîna dans un hangar, dans son arrière-cour. Il fit coulisser la lourde porte en bois et découvrit quatre limousines plus rutilantes les unes que les autres :

— Il ne possède pas une voiture de luxe, gamin, il en a cinq.

Ma situation dans l’équipe s’améliorait. Après la victoire sur Caen, je pris de plus en plus souvent la place d’Yvon Burmaz comme *piston* droit. Yvon venait rarement à l’entraînement, ce qui ne plaisait pas du tout à Legal qui finit par ne plus compter sur lui.

Jo Poulard assistait à nos ébats depuis la ligne de touche. Il aimait nous voir nous agiter avec conviction sur la pelouse pourrie de son stade. Il tardait à la changer par avarice, selon Victor, qui était la principale source d’information de l’équipe.

Au moment des premiers froids, il endossait un lourd manteau de laine et s’entourait d’une longue écharpe rouge, de telle sorte que nous repérions son

arrivée de loin. C'était pour nous le moment de courir un peu plus vite, de sauter plus haut, d'être meilleur dans la conduite et la frappe de balle.

Ce que je remarquais très rapidement, c'est que le président était souvent accompagné de filles et ce qui m'étonnait encore plus, c'est qu'il ne s'agissait jamais de la même. Victor se fit un plaisir de me renseigner et de m'extraire de ma naïveté :

— T'as pas compris ? Il sort ses putes, il a un vrai harem.

Je m'étais documenté sur les choses de la vie auprès de mes camarades de lycée. Je savais que des individus louches pouvaient se livrer à toutes sortes de dépravations avec des femmes payées pour ça, mais je n'imaginais pas qu'un président fasse partie de ce monde. Pour moi, un président de quoi que ce soit devait être exemplaire et digne. Bref… ces femmes suivaient (ou non) nos évolutions, accoudées à la balustrade qui entourait le terrain, avec un air blasé. Certaines pianotaient sur leur téléphone ou bâillaient sans se gêner en attendant que Jo Poulard les ramène chez lui.

Elles avaient toutes les mêmes allures vestimentaires. Manteau et boots à hauts talons quand le temps était frais. Jupe mini et toujours boots à hauts talons lorsqu'il faisait beau. Toutes avaient l'air de s'ennuyer consciencieusement et d'être rémunérées pour ça.

******

J'étais d'entraînement quatre fois par semaine. La veille des matchs, il y avait repos. Ces jours-là, Legal nous réunissait pour nous expliquer la meilleure manière de perdre, c'était ce qu'il appelait « sa causerie ». Soyons justes : il nous arrivait de gagner. Alors le curé Chanut qui nous suivait dans nos déplacements en parlait à la messe du dimanche.

Lorsque je ne tapais pas dans un ballon, je me retrouvais solitaire dans ma chambre. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Un jour, sans doute un peu lassé de la littérature des autres, je décidai de rédiger mes propres pensées. Je me présentai chez Claudette Dupuis, la libraire-buraliste, et lui achetai un cahier d'écolier. Je commençai à mettre noir sur blanc tout ce qui me passait par la tête. À cette époque, je compris que les gens qui aiment lire et écrire ont la

chance d'ouvrir une porte sur leur imaginaire. Les autres ne débouchent sur rien, à part sur les tracas de la vie quotidienne. Parfois, je feuillette encore mon cahier écorné, maculé de traces de doigts. Il m'arrive de sourire de mes naïvetés ou de me couvrir de honte en lisant mes gamineries.

Un jour, je crois que c'était vers la fin 2012, le président vint au stade avec une femme qui ne ressemblait pas aux précédentes. C'était une fille grande aux longs cheveux ondulés. Pour la couleur de sa coiffure, Victor parla de « ombré hair ». En la matière, il faisait autorité puisqu'il était le fils de la coiffeuse de la commune. Moi, tout ce que je constatai, c'était que ses cheveux étaient foncés à la racine et clairs aux extrémités. L'intéressée avait les yeux bleus, le visage boudeur et une silhouette bouleversante.

La première fois que nous aperçûmes la beauté sur le bord du terrain, elle portait une sorte de parka rouge vif. Nous nous regardâmes avec des mines ahuries, à mi-chemin entre la stupéfaction et la concupiscence. Seul Victor – encore lui – savait qui elle était, puisque la jeune femme fréquentait le commerce de sa mère. Il fallut insister un peu et lui payer un soda pour qu'il lâche le nom de l'intruse. De guerre lasse, il finit par clamer fièrement : Lola !

Lola revint plusieurs fois nous observer. À chacune de ses visites, nous nous démenions à qui mieux mieux en espérant nous faire remarquer de la belle. Legal s'inquiétait de nous voir tant d'entrain. Il arriva qu'il nous prie de conserver un peu d'énergie pour le match suivant. Seul Jules, l'ailier droit semblait être aux abonnés absents. L'opinion générale fut qu'il était promis à Chantal, la gamine du facteur, laquelle n'était pas du genre à partager son joueur avec n'importe qui, même la môme du président.

Car Lola était bien la fille de Jo Poulard. Victor nous le certifia, en nous conseillant de ne pas la chahuter si on voulait conserver notre place dans l'équipe. Le père ne plaisantait pas avec le respect dû à sa gamine.

Quelque temps plus tard, Germain arriva en retard à l'entraînement. Comme de coutume, il se fit copieusement engueuler par Legal, mais nous sentîmes qu'il avait une nouvelle importante à nous délivrer.

— Vous ne devinerez jamais ce que j'ai vu en passant devant le manoir.

Pour la population de Longes, le « manoir », c'était la demeure luxueuse dans lequel vivaient le président Poulard, sa fille, et sans doute son harem ou quelques

invités de passage. Plus tard, j'appris qu'au XIXe siècle, on y donnait des bals fastueux qui rassemblaient toute la noblesse de la région.

— Crache le morceau, Germain, dis-je d'un ton peu élégant.

— Une voiture de police était arrêtée, le Poulard est sorti de la maison, s'est engouffré à l'arrière et la bagnole est partie sur les chapeaux de roues.

Effectivement, l'information était d'importance bien que nous ne sachions absolument pas ce que nous pouvions en faire. Le mieux nous parut être de ne pas la commenter d'autant plus que nous apprenions, ce même après-midi que nous allions être affrontés à l'équipe bretonne de Lannion en 1/16^{e} de finale de la coupe de France. C'était plutôt une bonne nouvelle.

Legal nous fit observer que cet adversaire était à notre main, sur le papier :

— J'ai bien dit : sur le papier ! a-t-il martelé. Alors on ne se démobilise pas et on bosse !

Il me sembla qu'à partir de ce moment, il accentua légèrement le travail physique de ses joueurs.

4.

La garde à vue du président ne dura pas plus de 24 heures. Les journalistes accordèrent à l'évènement de brefs commentaires, selon lesquels les autorités n'avaient rien retenu de sérieux à l'encontre de monsieur Poulard. D'après Victor, il était ressorti des locaux policiers avec le sourire aux lèvres en évoquant, devant les caméras et les micros, un « malentendu fiscal » avec l'administration. À son niveau de responsabilité, chacun pensa que c'étaient « des choses qui arrivaient ». Puis, on n'en parla plus.

Le surlendemain, le président était présent à l'entraînement comme si de rien n'était. Sa fille Lola était là, toujours aussi mystérieuse. On vit Poulard et le coach Legal en grande discussion durant de longues minutes pendant que nous abattions des courses rapides sous la direction de Matricio, un ancien bûcheron. Ce dernier nous servait de préparateur physique avec pour seule légitimité le fait d'avoir passé trois ans à la Légion étrangère, et donc de connaître les vertus de l'effort en groupe. Matricio faisait régner une discipline militaire parmi nous : il adorait distribuer des tours de stade supplémentaires aux récalcitrants ou aux feignants.

D'habitude, Poulard n'intervenait pas sur le plan sportif. Du moins, c'est ce qu'il disait à tout le monde. Néanmoins, nous les joueurs, savions qu'il « conseillait » fortement le coach lorsqu'il s'agissait de composer l'équipe qui entamerait le prochain match. J'avais la chance de lui plaire et – par conséquent – de bénéficier d'un temps de jeu plus important que d'autres qui se plaignaient de ne pas être « dans ses petits papiers ». Je sentais que certains enviaient ma situation qu'ils estimaient privilégiée.

Parfois, Poulard venait au garage de Louison. Il disait qu'il devait prendre soin de chacune de ses voitures en les faisant rouler. L'heureuse élue était sortie du « parking » par Louison, puis le président se glissait au volant et s'enfuyait, coude appuyé sur la portière de l'automobile. Tout le monde savait qu'il s'offrait des moments de détente en parcourant la campagne avoisinante à bord de ses engins de luxe. Il revenait un peu plus tard en donnant des commentaires à Louison sur ses impressions de conduite et des travaux à entreprendre pour améliorer les performances du moteur.

Un jour, un cabriolet « Bentley Continental » long comme une péniche stoppa

devant la pompe à essence du père Louison. Une silhouette féminine s'en extrait avec élégance : pull blanc, minijupe à carreaux, bottines rouges. Je reconnus Lola, malgré ses lunettes de soleil qu'elle fit glisser sur son front, façon « star de cinéma ». Elle avait toujours la même attitude dédaigneuse, semblant mépriser tout ce qui tombait dans son champ de vision.

André, le salarié en salopette bleue, se précipita à sa rencontre en s'essuyant vaguement les mains dans un torchon maculé de cambouis. Il remplit le réservoir de la belle, puis – à ma grande surprise – mena une longue discussion avec elle. Louison dut le rappeler à ses missions :

— André ! Tu as du boulot.

De cet incident, je tirai trois conclusions. La première, c'était que Lola avait plus de 18 ans, puisqu'elle disposait du permis de conduire (en fait, j'apprendrais plus tard qu'elle avait 25 ans). La seconde, c'est qu'elle devait bien s'entendre avec son père. Je n'imaginais pas qu'à son âge, on puisse se payer une voiture de luxe. De plus, il m'apparut certain qu'André et Lola se connaissaient. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire de cette conclusion, mais elle me paraissait très importante au point que je décidais de la garder pour moi.

******

Le jour du 1/16e de finale de la coupe approchait. Il avait été fixé au 2 février 2014. Nous comprîmes assez vite que Poulard avait donné la composition de son équipe à Legal. Les heureux élus eurent droit à des entraînements plus musclés que les autres et ne s'en plaignirent pas. J'eus la chance d'en faire partie. À cette époque, le froid s'était installé dans la région, mais nous terminions nos séances en nage.

La semaine précédant l'évènement, le président décida de nous réunir dans son « manoir ». Comme beaucoup d'entre nous, je pus l'admirer de l'intérieur pour la première fois. Il contenait huit chambres à l'étage, avec salle de bains pour chacune (à ce qui se disait dans nos rangs). Au rez-de-chaussée, nous fûmes reçus à déjeuner dans le vaste salon dont les fenêtres donnaient sur les pelouses verdoyantes du domaine. Dans cette pièce, il y avait une multitude d'objets à contempler, bibelots, sculptures, tableaux, chandeliers, pendules… L'impression

de profusion dominait à tel point que l'on ne savait plus où poser les yeux. Nous nous mouvions avec de multiples précautions de peur de casser quelque chose. Même Victor était intimidé et regardait, pour une fois, où il mettait les pieds.

Une cheminée au manteau ouvragé était surmontée d'un miroir, encadré de feuillages à l'aspect doré, qui renvoyait l'image d'une bande d'adolescents à l'allure empruntée. Une multitude de livres alignaient leurs dos enluminés sur les rayons d'une bibliothèque en acajou. Je me posais les questions incontournables dans cette situation : Poulard avait-il lu tous ces bouquins ? N'était-ce pas une façon d'impressionner ses visiteurs ?

Le domaine s'étendait sur dix-neuf hectares. Plus tard, j'aurais le droit de faire le tour du propriétaire et d'admirer les prés qui entouraient la bâtisse au milieu desquels un étang servait de refuge aux principaux volatiles de la région.

Pour revenir à notre réception, nous nous trouvâmes installés autour d'une longue table tapissée d'une nappe blanche et de couverts d'argent qui encadraient des assiettes de porcelaine et de verres en cristal. Parmi nous, les joueurs, l'appréhension montait. Le luxe intimidait mes coéquipiers, dont la plupart sortaient de milieux à niveau de vie modeste. Aucun de nous ne connaissait les usages du monde et pourtant, il allait falloir faire honneur au menu.

Les premiers coups de fourchette furent difficiles à donner. Personne ne savait quel était l'ustensile à utiliser parmi tous ceux qui encadraient notre assiette. Nous nous regardâmes en attendant que le premier se lance. Je me rappelai soudain certaines de mes lectures qui m'avaient livré un aperçu des manières dans les maisons bourgeoises. Je dis à Victor qui s'était glissé à mes côtés :

— Fais comme moi !

Nous entraînâmes ainsi toute l'équipe dont certains membres commençaient à être affamés.

Le cuisinier s'était adapté à ses convives sportifs : salade de saison, escalope de poulet aux petits légumes et soupe de fraises avec feuille de menthe en dessert. Il y avait longtemps que je n'avais jamais aussi bien déjeuné.

Durant les agapes, un « détail » me titillait l'esprit. Comment le président que l'on disait radin comme un rat avait-il fait pour s'entourer d'un tel luxe ? Je consultai Victor qui me fit un signe bizarre de la main. J'en déduisis qu'il n'avait

aucune idée de l'origine de sa fortune.

Au dessert, Poulard se leva pour nous infliger un discours. Il portait une veste à motif pied-de-poule dont les pans tombaient dans son assiette, ce qui fit pouffer de rire Victor. Le président avait une curieuse façon de sourire. On aurait dit qu'il n'avait pas envie de sourire. Il est probable qu'il se forçait. Son regard n'exprimait rien. Enfin… aucune émotion que je connaissais.

Nous eûmes droit à une causerie de motivation. Poulard s'appliquait, mais on ne pouvait pas dire que c'était un grand orateur. Par la suite, il s'améliorera. Il ressortit de son discours que, grâce à notre victoire sur les pros de Caen, nous avions donné un surplus de joie de vivre aux habitants de la commune, ce qui avait eu un impact important sur l'économie locale (il affirma, d'un air entendu, que cela ne nous avait sans doute pas échappé). Il nous assura que nous pouvions être fiers de nous et en déduisit qu'il fallait continuer.

Je sentis que certains d'entre nous se crispaient légèrement quand il passa à l'avenir. Le président nous révéla que la saison suivante allait être l'occasion d'un bouleversement. Il s'occupait de faire venir des joueurs de grande classe dont un avait déjà connu la Ligue 1. Son objectif, et donc le nôtre, était limpide. Il le martela plusieurs fois : accéder en Nationale 2, avant d'envisager d'aller plus haut, plus tard.

À ce moment-là, je vis de la consternation dans les regards. Un bon nombre de mes coéquipiers commençaient à entrevoir la possibilité de devenir simples remplaçants et de passer une année entière sur le banc de touche. Le sourire présidentiel sembla se transformer en rictus quand il conclut en nous déclarant que le prochain 1/16e de finale qui nous attendait serait l'occasion de tester ceux qui avaient les moyens de jouer au niveau supérieur.

Les fraises du dessert parurent d'un goût amer à Victor et quelques autres.

******

Après cette visite « historique », l'ambiance changea à l'entraînement. On parlait moins, on rigolait moins, on s'appliquait. Bref, on cherchait à préserver sa place.

Un soir, je rentrai au garage et je vis la Bentley grise arrêtée face au portail. André et Lola finissaient une discussion devant la pompe à essence. Je ne pus éviter de croiser la belle alors qu'elle retournait à sa voiture. Évidemment, je la saluai d'un *bonjour* appliqué. Ma timidité ne me permit pas d'aller plus loin.

À ma grande surprise, elle stoppa et plongea ses yeux dans les miens :

— Tu es Sergio Pellini ?

Pétrifié d'appréhension, j'opinai mollement de la tête. À ce moment-là, j'eus le sentiment de douter de ma propre identité. Elle eut ces mots bouleversants :

— C'est bien ! C'est bien !

Puis, elle tourna les talons. Lorsque, le lendemain, je racontai cette scène à Victor, j'eus l'impression qu'il allait suffoquer de stupeur :

— Elle t'a adressé la parole ! Tu es sûr ?

Que la fille du président m'ait prodigué une attention, même brève, fut un évènement très commenté dans le vestiaire. Personne ne me crut lorsque j'affirmai qu'elle avait retenu mon prénom et mon nom.

5.

Cette rencontre fugitive m'avait fortement ému. J'en avais entretenu Victor de manière décontractée pour ne pas avoir l'air de l'estimer importante, mais j'avais été impressionné. Le père de Lola avait dû parler de moi à Lola puisqu'elle avait cité mon nom et mon prénom. De plus, elle avait associé mon pseudonyme et mon visage. Pour elle, j'étais donc quelqu'un de précisément identifié. Cette exactitude me procura un agréable frisson.

Pendant les jours suivants, j'essayais de me mettre en évidence à l'entraînement. Je me démenais comme un fou pour qu'elle me remarque. Le résultat, ce fut que – techniquement – je faisais n'importe quoi. Plus tard, j'apprendrai que la qualité d'une touche ou d'une frappe de balle dépendait non pas de l'intensité de l'envie de se faire voir, mais de la foi qu'on a en soi et en ses propres moyens.

À ce moment-là, j'étais loin de comprendre le bénéfice qu'il y avait à tirer du fait d'avoir confiance en mes capacités. « Confiance » est un mot qui revient souvent dans les commentaires footballistiques. À mon avis, c'est un concept qui peut se vivre aussi hors du terrain, dans la vie de tous les jours. Pour un être humain, il s'agit de connaître ses facultés et ses limites de manière à les utiliser pleinement en toute sérénité. « Forcer » un effort au lieu de l'opérer dans un relâchement musculaire le plus complet possible est une erreur dont les apprentis sportifs se repentent très vite.

Pour en revenir à Lola, je fantasmais comme un idiot sur sa silhouette. J'en étais presque venu à considérer qu'elle s'était trouvée folle de moi d'un simple regard. Quand on n'a tout juste vingt ans, on n'hésite pas devant des envolées excessives.

Il faut dire que mon expérience des filles était plus que modeste. Au lycée, je « fréquentais » Marinette sans trop savoir ce que je faisais. Ou plus exactement, j'essayais de faire comme les autres, c'est-à-dire ce que mon entourage attendait de moi.

Marinette n'était pas un canon de beauté, mais elle connaissait un certain succès auprès des garçons de notre âge. Je me souviens qu'elle éprouvait le besoin de se flanquer toutes sortes de nœuds de couleur dans ses cheveux blonds,

dont je n'étais pas fanatique. En revanche, son visage était constellé de taches de rousseur, ce qui me stimulait davantage. Et en plus, elle sentait bon.

Elle se marrait beaucoup. Jusqu'à un certain point, une femme qui a le sourire facile, c'est un vrai repos pour le soupirant. Il est alors dispensé de se contorsionner les méninges pour trouver quelque chose de drôle à raconter. À l'âge que nous avions, c'était le seul enjeu d'une rencontre entre une fille et un garçon.

Marinette ne comprenait rien au foot ; chaque fois qu'elle m'accompagnait au stade, elle était pliée de rire d'un spectacle qu'elle jugeait ridicule. Elle n'y voyait qu'une horde de grands types en short qui se disputaient la possession d'un ballon comme des vauriens.

Bref, ça ne pouvait pas durer très longtemps.

Pour en revenir à Lola, pendant la période qui suivit notre rencontre, non seulement je faisais n'importe quoi sur la pelouse pour qu'elle me remarque, mais encore je m'arrangeais pour la pister là où elle allait, en me positionnant dans son champ de vision. Elle ne m'accorda pas un regard ce que – paradoxalement – je pris pour un compliment. J'avais lu dans un magazine qu'une femme amoureuse peut, dans un premier temps, éviter l'intéressé pour lui faire comprendre qu'il n'était pas en terrain conquis et que, par conséquent, il devait se montrer respectueux.

Tout le monde se rendait compte de mon manège. En gros, je me suis couvert de ridicule. Même Victor me le confia :

— Arrête de faire le bouffon, Sergio, ce n'est pas pour toi.

Le paroxysme de ma déconvenue, je l'atteignis le jour où le président me convoqua dans son bureau pour me dire :

— Sergio, concentre-toi sur le foot. Tu es en train de faire des conneries.

Sur un plan purement sportif, il avait raison. Au niveau humain, j'étais en train d'expérimenter le concept d'échec amoureux. Plus tard, je me rendrais compte que ce fut une épreuve enrichissante pour la conduite de mes relations sentimentales. Je comprendrais que je serais bien inspiré de ne pas tomber sous le premier charme venu et de ne pas prétendre à un bonheur hors de portée.

Victor, à qui je racontais tout, me fit savoir qu'il fallait que je m'estime heureux de ne pas avoir pris une paire de claques. Le président avait horreur de tous les mecs qui tournaient autour de sa fille.

******

Dans la période suivante, je choisis une stratégie qui était l'inverse de la précédente, mais pas plus intelligente : je fuyais délibérément Lola, ce qui me donna l'occasion de constater qu'elle n'était pas idiote. Elle m'aperçut lors d'une fin d'entraînement et m'interpella :

— Bonjour, Sergio, on dirait que tu m'évites.

J'aurais pu lui répondre l'exacte vérité à savoir qu'elle me troublait, que j'avais besoin de me reprendre en main et donc de ne plus la regarder. Au lieu d'être simple, j'eus un vague geste dont je ne compris pas moi-même la signification. En fait, j'étais partagé entre le contentement puisqu'elle avait repéré mon absence, et un certain fatalisme, car je ne voyais pas ce que je pourrais faire de cette remarque.

La seule consolation que j'enregistrai me fut apportée par Victor :

— Ne t'inquiète pas Sergio, elle envoie promener tout le monde. C'est pour ton bien. Son père atomisera le premier qui s'incrustera.

En effet, Lola avait la réputation d'être une célibataire endurcie. Tous les jeunes du canton qui avaient tenté leur chance avaient été éconduits sans beaucoup de ménagement.

Quand on a l'âge que j'avais à ce moment et qu'on n'a rien obtenu de l'être convoité, on rumine, on ressasse sa déconvenue, on élabore toutes sortes de projets en imaginant se « venger ». Moi, tout ce que je trouvai à faire, ce fut de sortir un samedi soir avec Véronique, la sœur d'Elliot, notre gardien de but. Elle ne me plaisait pas particulièrement, mais était d'un abord pas trop détestable. Évidemment, mon enjeu (dérisoire) était de susciter la jalousie de Lola.

Je poussai la perversité jusqu'à me montrer au bras de ma conquête à proximité de Lola. Je m'arrangeai pour tenir Véronique par la main. Les seuls

résultats que j'obtins furent un vague sourire de la fille du président (je ne suis même pas sûr qu'il me fut adressé) et une fâcherie d'Elliot qui n'appréciait pas mon empressement auprès de sa sœur. En outre, notre entraîneur Legal remarqua que mon entente avec Elliot s'était détériorée en match, ce qui le mit dans une colère terrible. Le coach nous fit savoir sans mâcher ses mots qu'en compétition, on se serre les coudes et on laisse ses sentiments à la maison. Ma « relation » avec Véronique s'acheva sans regret.

Bref, non seulement je n'avais pas attiré l'attention de Lola, mais en plus tous mes stratagèmes pour capter son intérêt s'étaient effondrés lamentablement.

Plus tard, je me souviendrais avec attendrissement de mes états d'âme de jeune godelureau et surtout de cette expérience sans lendemain qui me sera d'une grande utilité.

6.

La plupart de mes coéquipiers auraient mangé leurs crampons en salade pour avoir l'honneur d'échanger deux répliques avec Lola. Victor me fit comprendre qu'il ne fallait pas espérer plus. En un mot : la belle était réputée inaccessible.

J'oubliais donc Lola momentanément en me disant que j'avais le temps de revenir à elle plus tard. Je reportais plutôt mon attention sur ce que j'avais observé autour de moi, depuis plusieurs mois. Un fait titillait mon intérêt. Le président Poulard disposait non seulement de plusieurs voitures de prestige, mais aussi d'un manoir « haut de gamme » et de femmes tant qu'il en voulait. Question : où prenait-il le fric ? Disons-le : le luxe de son train de vie me fascinait.

Je n'avais jamais vu s'écouler autant d'argent. Je brûlais de savoir ce qui se cachait derrière cet étalage. Mon indiscrétion commençait à se remarquer. Dans mon quartier de banlieue, j'étais réputé curieux – probablement trop aux dires de quelques malfrats – ce qui me valut parfois un lot d'ennuis et deux ou trois coups de poing bien placés. Je ne tenais néanmoins plus en place et j'interrogeai de nouveau Victor sur ce que je croyais voir de la fortune du président.

Cette fois-ci, il me répondit sans hésiter :

— Si tu veux te faire virer, tu n'as qu'à aller lui poser des questions directement.

Je ne me sentais pas de taille à cuisiner monsieur Poulard sur ses affaires et leur financement, j'insistai plutôt auprès de Victor qui me confia :

— Je crois qu'il a une petite boîte de BTP en banlieue.

La réponse ne me satisfit pas vraiment. Ce que je savais (grâce à mon père) de l'activité « bâtiment-travaux-publics » ne me laissait pas penser à une branche économique particulièrement lucrative. Il y avait donc « anguille sous roche », me dis-je. Poulard devait avoir différentes sources de revenus, c'était évident. J'étais émoustillé par ce parfum de mystère et tout près de me mêler de ce qui ne me regardait pas.

Plus tard, j'aurais le temps de m'apercevoir que je n'avais pas compris grand-chose au niveau et au mode de vie du président.

******

Bref ! Un autre souci requit notre attention le 1er février, à la veille du 1/16e de finale de la Coupe de France. Hilaire, notre ailier gauche nous fit savoir qu'il était indisponible pour cause de gastro. Sans hésiter, Legal décida de le remplacer par Barthélemy, un jeune prometteur de l'équipe junior, rapide et adroit devant le but.

Nous aimions bien Hilaire. Beaucoup de joueurs se montrèrent désolés de sa défection, mais il y avait dans leurs attitudes une forme de soulagement dont je compris assez vite les motifs. Il était de notoriété publique que Barthélemy était meilleur qu'Hilaire. Ce dernier avait été vraisemblablement imposé par le président au motif qu'il avait plus d'expérience et qu'en Coupe, il estimait que ça comptait beaucoup. La réalité était bien différente. Victor me confirma qu'Hilaire était bien vu de Poulard pour une raison qu'il ignorait, mais que j'allais apprendre.

Nous gagnâmes encore le match, « aux penalties » grâce aux exploits de notre gardien Elliot et à une très bonne partie de Barthélemy. La fête fit grand bruit dans la commune. Le curé organisa un défilé, la charcutière un repas commun au cours duquel elle fit goûter ses meilleures spécialités. Ensuite, nous fûmes célébrés comme il convenait par un apéritif à la mairie et le président fut contraint de lâcher une prime supplémentaire.

Le lendemain, je croisai Hilaire en sortant d'un magasin. Je me souciai de sa santé. De prime abord, il me parut très gêné :

— Écoute Sergio… À toi, je peux le dire, je n'ai jamais eu de gastro. Je savais que Barthélemy était meilleur que moi. C'était juste qu'il joue à ma place…

Je lui répondis que sa décision était particulièrement « sport ». Je devinai qu'il avait besoin d'en discuter. Hilaire avait la tête de celui qui connaissait beaucoup de choses interdites et qui se sentait menacé s'il en parlait. J'insistai :

— Mais, pourquoi Poulard te voulait dans l'équipe, Hilaire ?

Son embarras redoubla d'intensité :

— Écoute… je lui rends quelques petits services de temps en temps, alors il pensait me récompenser !

En approfondissant, j'appris qu'Hilaire s'était acheté une Mégane pour ses 25 ans, avec l'aide du président. « Ses petits services » consistaient à aller chercher des filles de l'Europe de l'Est à leur descente d'avion à Roissy et à les amener jusqu'au manoir de Poulard.

— C'est tout, Sergio ! Après ce qu'elles font, je n'en ai aucune idée ! Ça ne me regarde pas !

— Je te crois, Hilaire, je te crois.

J'étais de nouveau propriétaire d'une information qui ne cachait rien d'illégal, mais je ne savais pas qu'en faire. J'avais des doutes sur le mode de vie de Poulard, mais comme le pressentait Victor, une enquête approfondie de ma part aurait entraîné un renvoi immédiat. Entre être de retour dans ma banlieue d'Amiens ou jouer quelques matchs en Nationale 3, je fis vite mon choix.

J'en parlai à Louison qui me livra la même conclusion et me conseilla de me concentrer sur mon boulot de footeux.

Certes, les allées et venues de ces filles me semblaient suspectes, mais je me dis que le président avait été convoqué par les flics. Si ceux-ci n'avaient rien trouvé de louche dans ses affaires, ce n'était pas à moi d'aller plus loin. Et je classais le dossier.

J'entendis mentalement ma mère me seriner que la curiosité était un vilain défaut.

******

Le lendemain de notre victoire en Coupe, nous reçûmes une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne, ce fut que le tirage au sort avait désigné le Paris-Saint-Germain comme prochain adversaire pour nous. La mauvaise, c'est que nous n'avions aucune chance de passer le seuil des huitièmes de finale devant les stars du football parisien dont la technique individuelle et collective nous laissait tous pantois d'admiration.

D’après Victor, l’information mettait en joie notre président puisque la coutume voulait qu’un club aussi riche que le PSG fasse cadeau à l’équipe amateur qui lui était opposée la part de la recette du match qui lui revenait. Pour reprendre l’expression de Victor : il y avait du fric à la clé ! Effectivement, le jour suivant, Poulard vint à l’entraînement avec le sourire. Très jovial, il nous félicita alors que nous n’étions pour rien dans la désignation de notre futur adversaire.

En attendant, il poursuivait son objectif : recruter des joueurs de haut niveau pour la saison prochaine. Ils auraient pour mission de nous faire passer dans le championnat supérieur. Très vite un nom circula dans le vestiaire (et ailleurs) : Yao Konan, un avant-centre appartenant au stade rennais qui avait fait une ou deux apparitions en équipe professionnelle avec un certain succès. C’était un solide gaillard venu de Côte-d’Ivoire. D’après Legal, il avait un jeu de tête de qualité et des habitudes de déménageur dans les dix-huit mètres adverses. C’était exactement l’homme dont nous avions besoin pour semer la terreur chez nos rivaux.

Cependant, nous hésitions à croire au recrutement de Yao Konan.

D’abord, parce que le président n’admettait aucun homme de couleur dans l’équipe première. Certes, cette exclusion n’avait jamais été prononcée explicitement, mais Poulard « s’arrangeait » pour refuser la promotion de joueurs noirs. Son ambition sportive l’avait donc poussé à dépasser ces pratiques immorales.

Le recrutement éventuel de l'avant rennais nous plongeait dans une autre interrogation. Son arrivée dans l’équipe positionnait Max, notre avant-centre titulaire, sur un siège éjectable. Il allait devoir se faire beaucoup de soucis puisqu’il serait certainement supplanté par le nouveau venu qui évoluait à la même place que lui, mieux que lui.

Or, Max prit très bien la chose :

— C’est la loi du sport, il faut de la concurrence, ça oblige à se dépasser.

Il arborait un fin sourire, chaque fois qu’on en parlait. Dans l’équipe, l’opinion générale fut qu’intérieurement Max tremblait, mais qu’il ne voulait pas montrer sa crainte par peur du ridicule. La plupart des joueurs estimaient qu’il était déjà en train de rechercher un nouveau club et qu’il ferait bien de le trouver

rapidement.

Pour Victor et moi, il y avait autre chose derrière le choix du futur remplaçant de Max. Faute d'autres explications, nous en vînmes à penser que le président s'était fait remonter les bretelles par la Fédération française de Football, à cause de sa politique d'exclusion raciale. Pour tout dire, il s'était taillé une réputation de raciste et en haut lieu, et on le lui avait reproché. Prudemment, je me dispensais de vulgariser cette hypothèse, d'autant plus que je n'avais pas de preuve très probante. Après tout, beaucoup d'équipes ne comprenaient pas de joueurs de couleur. Mes déductions me semblaient fragiles et susceptibles de m'attirer beaucoup d'ennuis.

J'étais à la fois curieux et méfiant.

En plus, j'avais déjà remarqué que le président Poulard bénéficiait d'une vraie popularité dans le village. La plupart de ses initiatives étaient favorablement commentées. Il n'était pas envisageable de jeter l'opprobre sur son nom. Il était le seul être humain (avec Louison Bobet), que le père Louison adulait. Ce dernier soutenait qu'il avait apporté de la richesse et de la vie dans la région. Contrairement à d'autres villes de taille identique, le nombre de commerçants à Longes ne diminuait pas. De nouvelles activités économiques s'implantaient. Poulard avait même fait construire une piscine municipale, équipement rare dans un territoire semi-rural. Les communes adjacentes en profitaient largement.

À vrai dire, je crois que je m'ennuyais et que j'étais prêt à inventer des histoires abracadabrantes pour me distinguer. Poulard et sa vie opulente et mystérieuse alimentaient parfaitement mon imagination.

Mes petits fantasmes nourrirent ma solitude jusqu'à ce jour d'avril où Lola toqua à la porte de mon studio. En l'ouvrant, je m'attendais à tout sauf à découvrir la silhouette dont j'avais rêvé, de très loin. Au premier instant, je sentis que mes jambes hésitèrent à me porter davantage. En seconde intention, après avoir résisté à l'évanouissement, je me dis qu'elle s'était trompée. Puis un soupçon de rationalité surgit dans mon esprit embrumé : je ne voyais pas avec qui ou avec quoi la Lola aurait pu confondre mon antre, puisque j'étais le seul à vivre au-dessus du garage du père Louison.

Après quelques secondes de ce vagabondage intellectuel muet et gênant, je mobilisai ce qui me restait de forces mentales pour la prier d'entrer, ce qu'elle fit d'un pas qui me sembla majestueux et élégant.

7.

Lola pénétra dans mon petit logis sans émotion apparente. Elle n'avait pas l'air surprise. Je me demandais d'ailleurs si ce genre de fille pouvait s'étonner de quelque chose.

L'ameublement de mon studio était restreint. Je n'eus pas d'autre choix que lui proposer de s'asseoir sur mon lit, ce qu'elle refusa d'un geste vague. Elle préféra arpenter l'espace devant moi. Elle portait une sorte de caban beige autour duquel elle avait passé les brides de son sac. Je comprenais mieux pourquoi son allure impressionnait : elle se tenait droite avec la grâce d'une danseuse classique. Plus tard, j'apprendrais qu'elle avait effectivement bénéficié de ce type d'éducation.

Sa coiffure ondulée se répandait en cascade sur ses épaules rondes. Comme la plupart des filles de son âge, elle ramenait périodiquement une mèche derrière l'une de ses oreilles. Son regard d'un bleu profond ne cillait pas et surtout ne me quittait pas. Je n'avais jamais connu ce genre de sentiment devant une fille : à la fois impressionné et admiratif.

— Sergio, le président te demande un petit quelque chose. Il s'agit d'aller chercher une femme du nom de Daniela en voiture à sa descente d'avion à Roissy. Tu n'as rien à craindre, il n'y a rien d'illégal. C'est juste un service, les frais sont à notre charge et tu seras payé.

Je balbutiais de surprise :

— Mais j'imaginais… qu'Hilaire…

— Hilaire n'est pas disponible.

Je ne saurais pas dire pourquoi, mais je ne la crus pas. Contrairement à ce qu'elle avait l'air de penser, j'avais l'impression qu'il y avait un petit truc de tordu dans sa proposition. Pourquoi moi ? Il pouvait envoyer n'importe qui d'autre. Elle éprouva le besoin de me rassurer, ce qui était un peu contre-productif. En général, plus on me rassure, plus je m'inquiète. Pour tout dire, je me suis senti testé aussi bien par Jo Poulard que par sa fille, envoyée en avant-garde.

Elle trouva facilement l'argument décisif :

— Ne crains rien. Tu conduiras la Jaguar XF qui est dans le garage de Louison. Le président te fait confiance.

Elle m'étonna en disant « le président » et non pas « mon père ». Mais je passai aisément sur ce détail, car la perspective de prendre le volant de l'un des petits bijoux automobiles que j'avais découvert dans le « parking » de Louison me mit dans tous mes états. J'allais conduire une des superbes voitures que j'avais aperçues dans le hangar du garagiste ! J'oubliai toutes mes réticences et acceptai sans barguiner.

Lola était tellement certaine de mon accord qu'elle ne se donna pas la peine de me remercier. Elle me tendit une pochette qui contenait des instructions, l'horaire de l'avion que je devais attendre, le nom et la photo de la femme à convoyer et six billets de cinquante euros. À ce tarif-là, mes derniers scrupules s'envolèrent.

******

Louison me félicita de la confiance qui m'était faite. Selon lui, Poulard ne laissait pas n'importe qui conduire ses bagnoles. Je devais comprendre que c'était un privilège.

Je me souviens de ce voyage, car c'était le jour de la Saint-Valentin. J'imaginais que le président avait envie d'honorer la fête des amoureux en compagnie d'une belle invitée et qu'il l'avait fait venir de loin pour bénéficier de son charme. Le trajet aller fut un enchantement pour l'affamé de sensations automobiles que j'étais. La voiture présentait un confort exceptionnel. Ses performances techniques me laissaient admiratif. Ma conduite, hésitante au début, fut rapidement au niveau.

Cependant, j'appréhendais le retour en compagnie d'une inconnue. Je m'attendais à un profil féminin semblable à ceux des femmes louches que le président amenait à nos entraînements. Je ne savais pas trop comment approcher ce genre de personnes.

En fait, le voyage avec ma nouvelle voisine fut des plus agréables. Daniela était une petite brune, un peu boulotte, pleine de sourires et de vie. Dans un français approximatif, elle m'apprit qu'elle était Roumaine et artiste. Le

président l'avait recrutée pour un tour de chant dans son cabaret. Sa prestation devait durer près d'un mois. Elle devait se produire à l'Odyssée.

J'avais entendu parler de cet établissement dans les vestiaires du club. Selon Victor, il se situait en pleine campagne, à une vingtaine de kilomètres du centre-ville. Mes coéquipiers l'évoquaient parfois avec un sourire coquin au coin de l'œil. J'ignorais que l'Odyssée appartenait au président. L'étendue et la diversité de ses activités me surprenaient de moins en moins. Et je n'étais pas au bout de mes découvertes.

À mon arrivée, je devais déposer Daniela au manoir. Je stoppai devant le perron, je me précipitai pour sortir sa valise du coffre et lui ouvrir la portière du passager. Elle me remercia d'un charmant sourire. Je n'avais plus qu'à reconduire la voiture dans le garage de Louison qui me fit gentiment savoir qu'il me revenait de la nettoyer des fatigues du voyage. Le président ne supportait pas la moindre trace de poussière sur ses carrosseries.

Avec tout ça, j'avais loupé un entraînement. J'attendais des remarques acerbes de la part de Legal. Il n'en fut rien. J'en déduisis que Poulard avait informé le coach du « petit service » que je venais de lui rendre.

******

Quelque temps plus tard, je croisais Hilaire et lui fis le récit de mon déplacement. Je craignai qu'il ne fût froissé de ne pas avoir été chargé de la mission « Daniela ». À ma grande surprise, il écouta la nouvelle de manière très décontractée. J'eus l'impression qu'il était soulagé d'être exonéré de ce genre de prestation.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. « Il » t'a repéré. Si tu t'y prends bien, tu peux te faire beaucoup de fric. Moi, j'en ai assez de servir de larbin.

Hilaire disparut complètement de l'équipe première. On ne le voyait plus à l'entraînement. D'après Victor, il s'était – de lui-même – retiré des favoris du président. Il ne fallait donc pas s'étonner qu'il ne soit plus dans la lumière. Il y avait une place à prendre auprès de Poulard et j'aurais été bien bête de renâcler devant les opportunités qui s'offraient à moi.

J’hésitais à ajouter foi à son point de vue. J’avais rendu un « petit service », mais je ne m’imaginais pas pour autant dans le rôle du bras droit de Jo Poulard. À la cour du Roi, c’était parfois dangereux de se distinguer. D’autant plus que lorsque je croisais Lola, celle-ci me toisait de nouveau d’un œil indifférent comme si nous ne nous étions jamais parlé. Je ne savais plus ce que je devais penser de notre relation, et puis je me dis que c’était peut-être ce qu’elle voulait.

Pourtant, dix jours plus tard, une surprise m’attendait en rentrant du stade. Il n’était plus question de la Bentley grise, mais d’une Clio blanche conduite par Lola qui m’accosta devant le garage de Louison. La fille se pencha à la portière. Elle n’avait pas l’air plus enjouée que d’habitude, mais elle m’apprit que j’étais convié à venir entendre le tour de chant de Daniela lendemain soir, en remerciement de mon déplacement.

Une nouvelle fois, elle ne s’inquiéta pas de mon emploi du temps. J’étais invité et il n’était pas envisageable que je décline ce rendez-vous.

— Je passe te prendre à 19 heures. Tenue de soirée.

Après cette réplique, elle démarra en trombe sans me laisser la possibilité de répondre. Ses trois derniers mots me plongèrent dans un profond désarroi. Je ne savais pas ce qu’était une tenue de soirée et – a fortiori – je n’avais aucune idée de la manière de me la procurer.

La seule solution disponible, c’était d’interroger Hilaire. Il me sauva la mise sans hésiter. Il m’invita dans son gourbi et tira le nécessaire d’une curieuse penderie en tissu : smoking, chemise blanche, nœud papillon. Je me livrai aux essayages devant lui. Il faut dire que grâce aux bons soins de notre ancien légionnaire, préparateur physique, j’avais pris du muscle et donc forci. La veste et le pantalon étaient un peu justes pour moi, mais Hilaire se voulut rassurant :

— Si tu ne bouges pas trop, ça ira.

Je vécus toute la soirée en millimétrant chacun de mes gestes. Ma terreur était que le pantalon se partage en deux par le fondement. Le moment venu, je me contorsionnai le plus dignement possible pour monter et plus tard descendre de la Clio de Lola.

Dès le début des festivités, elle me planta dans un coin, en tête-à-tête avec un verre d’eau gazeuse. Le président était présent près de la scène, entouré d’un aréopage de nœuds papillon noirs et rouges et de quelques robes à paillettes.

J’eus droit à un petit signe de la main, de loin. Et ce fut tout.

Lola n’avait pas l’air de s’amuser. Elle éconduisit tous les jeunes aventureux qui s’approchèrent d’elle pour envisager de lui faire la conversation ou de l’inviter à danser. Puis, elle se plongea dans une longue contemplation du spectacle qui semblait monopoliser son attention.

J’assistai néanmoins avec plaisir au récital de Daniela. Ce n’était pas mon genre de musique habituelle. Elle enchaînait negro-spiritual et chant classique avec une voix grave et mélodieuse. C’était donc une véritable artiste. Les soupçons que j’avais nourris sur la moralité des « conquêtes » féminines du président s’évanouirent un peu.

Peut-être cherchait-il tout simplement à favoriser de jeunes talents.

8.

Notre match contre le PSG avait été fixé au 9 mars 2014. La semaine précédente fut curieuse et riche en évènements et enseignements.

Dans le vestiaire, un calme bizarre régnait. Il n'y avait que deux de nos coéquipiers, Elliot notre gardien et Jules, le milieu de terrain, pour penser que nous avions une chance de nous qualifier contre les meilleurs footeux du monde. Ils allaient et venaient de l'un à l'autre, en tentant de nous insuffler leur conviction. Leur principal argument était que, huit ans auparavant, une équipe d'amateurs avait fait mordre la poussière aux vedettes parisiennes. Donc, selon eux, tout était possible y compris le miracle auquel ils croyaient.

Les autres joueurs se partageaient en deux camps. Les « défaitistes » pronostiquaient paisiblement l'échec. La seule question qu'ils se posaient était de savoir si la raclée que nous mettraient les Parisiens serait qualifiée de « digne » ou « humiliante ».

Je faisais partie des « attentistes », c'est-à-dire ceux qui patientaient en toute sérénité pour la bonne raison que rien de grave ne pouvait nous arriver. S'incliner devant le PSG serait anecdotique, vu que nous ne jouions pas dans la même catégorie. Nous n'avions rien à craindre. Le lendemain, nous reprendrions nos affaires courantes sans amertume.

Cependant dans la commune, l'ambiance était différente. Les supporters s'encourageaient les uns les autres, comme si c'étaient eux qui allaient combattre. Le curé Chanut avait fait fabriquer des écharpes dédicacées à la rencontre Longes-PSG. J'étais constamment arrêté dans la rue, même par des mères de famille qui tenaient à me dire combien elles croyaient en nous. Les gamins nous poursuivaient. Je n'aurais jamais pensé signer autant d'autographes en si peu de temps.

Jo Poulard avait parfaitement saisi que l'occasion était belle de valoriser la région et accessoirement sa petite personne. Les articles de presse se multiplièrent, vantant son action comme président de club et surtout comme acteur économique de première importance. Il éclipsa facilement le maire Duchemin qui n'intéressait personne. Jo Poulard se fit prendre en photo en toutes situations : au stade, devant l'église ou la mairie, en compagnie des

commerçants… Il s'arrangea pour entraîner les journalistes dans son cabaret où ils eurent droit à une soirée spéciale.

Pour l'occasion, Poulard avait mobilisé sa fille Lola, ou plutôt son physique qui attira sans peine l'attention des reporters parisiens. Ils se bousculaient à la porte du manoir pour saisir un cliché de la belle dès sa sortie. La plupart des joueurs de l'équipe s'exclamèrent sur les apparitions de Lola. Le commentaire le plus fréquent était « qu'elle prenait bien la lumière ». Je m'abstenais avec précaution de m'exprimer pour qu'on ne s'imagine pas que je ressassais mon échec d'une relation sentimentale qui n'avait même pas commencé.

Je ne le savais pas encore, mais Jo Poulard était en train de construire sa notoriété nationale, pierre après pierre, avec une obstination qui aurait mérité le respect. Quant à Lola, son air lisse et placide me conduisait à penser qu'elle faisait son devoir familial en épaulant son père, mais qu'elle s'en serait facilement dispensée. Lola restait un mystère et son évanescence semblait lui convenir !

À l'écart de l'agitation, je rencontrais quelques anciens qui regardaient ce « cirque » avec beaucoup de retenue et même quelques réticences. Pour eux, ce qui se passait dans la ville, c'était « trop » pour une petite commune comme la nôtre. Nous allions, à leur avis, tomber de haut. Quant à Jo Poulard qui se prenait pour Bernard Tapie, ces rabat-joie pensaient qu'il allait mal finir. Selon leur analyse, le président multipliait les folies. Le ventre entouré de femmes, il brassait des millions en veux-tu en voilà, et ne manquait pas une occasion de se montrer dans les journaux à la mode. Les langues venimeuses assuraient qu'il présentait le portrait type de l'aventurier qui, un jour ou l'autre, entrerait en prison.

******

Le jeudi de cette fameuse semaine, l'équipe prit un bus qui nous emmena dans un hôtel en bordure de mer. Poulard avait décrété qu'il fallait nous mettre au vert – ou plutôt au bleu – pour deux jours. À voir la tête de notre entraîneur Legal, il était évident qu'il obéissait aux ordres. Il pensait que ça ne servirait à rien, mais Jo Poulard avait décidé de nous soigner. J'eus l'impression, et je ne fus pas le seul, que pour le président, « mettre au vert l'équipe », c'était une

façon de démontrer son professionnalisme. Les reporters sportifs notèrent le « sérieux » avec lequel nous préparions le match.

Pendant quarante-huit heures, nous ne fîmes pas grand-chose. Nous étions au début du printemps et les stations touristiques étaient encore désertes. Legal nous laissa profiter tranquillement de deux jours de congé. Il se contenta d'organiser des joggings le long de la plage au lever et au coucher du soleil. Le stage eut tout de même un avantage puisque nous ne parlions pas du PSG, tout occupés que nous étions à trouver et à mater les premières vacancières. À vrai dire, nous croisions surtout de braves retraitées qui jetaient des regards sévères à notre troupe de gamins braillards.

En lisant les journaux, nous continuions à suivre les exploits du président. Un article attira particulièrement mon attention. Jo Poulard y était présenté comme un homme qui s'était extrait du peuple « à la force du poignet ». Dans son interview, il reconnaissait ne pas être cultivé, ayant dû quitter l'école très tôt. En conséquence, il estimait d'autant plus important que les jeunes s'accrochent à leurs études. Je notais mentalement que le président ne parlait pas beaucoup de son enfance et de ses parents. Il préférait donner des leçons de vie aux nouvelles générations.

Il esquiva aussi une autre interrogation : *vous présenterez-vous aux élections législatives ?* Il laissa la question sans réponse avec une ruse de vieux politicien. J'eus l'impression qu'il n'avait pas réfléchi à cette éventualité, mais qu'il ne l'écartait pas. Victor qui adorait commenter ce genre de rubrique était persuadé « qu'il irait », d'autant plus que le député de la circonscription de Longes, le père Jurin n'était « plus dans le coup ». On ne le voyait nulle part. Les fines analyses politiques de Victor nous rendaient pantois, la plupart d'entre nous ayant une culture civique plus que ténue. Il est vrai que personne ne nous demandait d'avoir une opinion assurée sur la gestion des affaires publiques.

Le vendredi soir, l'abbé Chanut vint nous rendre visite. Il était littéralement en transe. Il éprouva le besoin de nous donner sa bénédiction sans s'attarder sur le fait que certains joueurs ne partageaient pas sa religion. Le curé nous transmit des nouvelles de la commune dont la population s'agitait comme aux fêtes de la Saint-Jean. Il nous dit que, pour lui, le foot c'était l'occasion unique de réaliser l'unité des êtres humains dans un monde où tout était fait pour les diviser. Un bon point pour la religion !

La ville connaissait un grand charivari. Dans les rues pavoisées à nos couleurs, des attroupements spontanés se créaient autour de n'importe quoi. Chacun se haussait sur la pointe des pieds comme s'il pouvait apercevoir une star du team parisien. En réalité, le prêtre nous apprit que tout le PSG était cantonné dans l'hôtel des Primevères à dix kilomètres du centre pour bénéficier de tranquillité.

Puis l'abbé Chanut, qui tenait ses renseignements des meilleures pipelettes de la ville, nous fit part des bruits qui circulaient sur les gesticulations de Jo Poulard, ce qui nous intéressa beaucoup plus que sa bénédiction. Les yeux brillants, parce qu'il l'admirait, il nous décrivit le talent et le courage que celui-ci déployait pour valoriser le club et la commune. Il dit que nous étions en train de nous construire un bel avenir et qu'il nous fallait être dignes et fiers de notre président.

Pour faire comme les grandes équipes, ce dernier avait décidé de tenir une conférence de presse, le samedi après-midi, avant le match. Il voulut que l'un de nous l'accompagne pour donner aux journalistes le point de vue d'un des joueurs. Le curé avait été missionné pour « désigner le volontaire » qui parlerait devant micros et caméras.

Tous les regards se tournèrent vers moi, « l'intello », celui qui avait son bac. Les autres s'imaginaient que je savais m'exprimer en public. J'étais très tenté par cette expérience, mais je commençais par refuser modestement. Victor n'eut pas à beaucoup insister pour me faire changer d'avis et me présenter devant les journalistes.

9.

La « conférence de presse » du président eut lieu dans la salle des mariages de la mairie. Elle réunit en tout et pour tout quatre reporters et un photographe. Jo Poulard prit la parole avec gourmandise. Il commença par se féliciter longuement de la tenue du match. Au niveau sportif, il enchaîna les banalités, assurant que, certes son club n'était pas favori, mais que « ses gars » allaient se battre avec courage. Selon Jo Poulard, on ne pouvait pas écarter l'hypothèse d'un résultat surprenant. Il devint beaucoup plus disert en basculant sur la présentation des ressources de son territoire. Pour lui, la présence de l'équipe de Longes à ce stade de la compétition honorait sa région qu'il décrivit comme dynamique sur le plan économique et accueillante sur le plan touristique. Les journalistes tapotaient consciencieusement sur leurs ordinateurs.

Quant à moi, je ne me sentis pas capable d'un discours plus original que le sien. Je me contentai d'affirmer que nous avions été bien préparés et je pris un air convaincu pour dire que les gens allaient voir une belle rencontre. Personne ne trouva de questions intéressantes à me poser.

Le dimanche fut le jour de gloire de notre président. Les dirigeants du PSG furent invités à déjeuner dans les meilleures auberges de la région. Poulard avait mobilisé un bataillon de jolies filles pour les accompagner en toutes circonstances. Sa propre enfant Lola fut « priée » d'assister au match. À notre arrivée au stade, Poulard et Lola nous attendaient à la descente de notre bus, loué pour l'occasion. Chose rarissime : le président nous serra la main, un par un, avec une bonne tape sur l'épaule. Nous défilâmes devant lui et sa fille qui regardait ailleurs avec insistance. En passant près d'elle, je risquais un : bonsoir, Lola ! Après tout, me dis-je, je l'avais acceptée dans ma chambre, j'étais donc fondé à la saluer. Mon « bonsoir » ne reçut pas la moindre réponse. Ses yeux donnaient l'impression de s'enfuir au loin. Dans les travées, elle occupa le siège qui se trouvait à la droite de son père. Elle semblait présente, tout en se montrant complètement indifférente à l'ambiance.

Le match eut lieu au stade Robert-Diochon de Rouen. Dans la tribune d'honneur, nous vîmes Jo Poulard s'agiter de-ci de-là comme une puce. Il distribuait des poignées de mains à tour de bras, si j'ose cette expression aventureuse. Son sourire ne le quittait plus, comme s'il était coincé sous sa

moustache. Il était accompagné d'une sorte de mannequin de haute taille aux formes époustouflantes. Victor crut reconnaître une animatrice de télé, mais Hilaire penchait plutôt pour une star de cinéma qu'il pensait avoir vue récemment. La femme avait surtout pour tâche d'onduler dans une robe blanche savamment décolletée. Elle remplissait son contrat consciencieusement.

Pour tout dire, nous eûmes le plus grand mal à nous concentrer sur la rencontre. Legal qui avait parfaitement repéré notre égarement, nous recommanda de jouer libérés, avec le seul objectif de se faire plaisir. Autrement dit, il abandonna dès le départ toute prétention à faire tomber le premier des clubs professionnels français. On aurait dit que cette éventualité constituait un crime de lèse-majesté inenvisageable.

Dans le stade, le curé Chanut avait organisé son affaire. Une bonne moitié de la commune était là. J'imaginai qu'il fustigerait les absents à la messe du dimanche suivant. On sut plus tard qu'il avait disposé sa troupe en positionnant les meilleurs chahuteurs devant et les plus timides derrière. Pendant quatre-vingt-dix minutes, alors que nous peinions à nous emparer du ballon, le « kop » du père Chanut ne cessa pas d'encourager notre incompétence. Ça hurlait, ça sifflait, ça chantait, ça rugissait, ça sautait… sous les ordres enflammés du prêtre. La bière excitait les gosiers et les humeurs. Quelques-uns de nos supporters connurent la cellule de dégrisement de la police locale et le « plaisir » d'y passer la nuit.

À la pause, le score était déjà de 4 buts à 0 pour les vedettes du PSG. Legal qui avait l'air de se ficher complètement du résultat final nous répéta à l'envi : ce n'est pas grave, ce n'est pas grave ! Grâce à Elliot, nous n'encaissâmes « que » deux buts en seconde mi-temps. 6 à 0, c'était la raclée prédite, mais nous évitâmes la pauvre prestation d'une ville du midi qui avait pris plus de dix buts devant les coéquipiers de Neymar, la saison précédente. Il y a des circonstances sportives où être écrasés vaut mieux qu'être ridiculisés.

J'eus la joie éphémère de serrer les mains des vedettes Mbappé, Di Maria, Marquinhos et les autres. Je fus honoré de recevoir le maillot de Neymar. Comme annoncé, l'intégralité de la recette de la soirée tomba dans l'escarcelle du président de notre club.

******

Le surlendemain, je fus requis pour reconduire Daniela à Roissy. Cette fois-ci, je n'hésitai pas une seconde à obéir. J'eus le droit d'emprunter la même voiture qu'à aller. Pendant le voyage, Daniela n'arrêta pas de jacasser. Elle me confia qu'elle était très contente de son séjour, que monsieur Poulard était un homme charmant et qu'elle avait déjà prévu de revenir dans un an. De retour de l'aéroport, je fus ravi de laver et de bichonner la Jaguar.

Le jour d'après, je repris le chemin de l'entraînement. Legal nous fit savoir que les « vacances » en bord de mer étaient terminées et qu'il allait falloir penser sérieusement à notre championnat. Le match contre le PSG avait laissé des traces physiques, j'avais l'impression que mes jambes avaient doublé de volume tant elles me semblaient lourdes. Nous pâtissions aussi de séquelles psychologiques. Jouer au foot pendant une heure trente sans jamais attraper le ballon, c'est particulièrement frustrant.

Alors que j'essayais laborieusement de retrouver le rythme habituel de mes courses sur le terrain, je fus appelé sur le bord de la touche par le président Poulard qui me prit par le cou d'un geste qu'il voulait probablement paternel. J'eus un instant la crainte d'avoir taché les sièges de la Jaguar ou rayé sa carrosserie, mais il avait autre chose en tête.

À ma grande surprise, il me dit que j'avais très bien joué contre le PSG, ce que je ne crus pas. Nous avions eu toutes les peines du monde à endiguer les cavalcades de l'avant-garde parisienne. Dans ces conditions, je ne comprenais pas qu'on puisse avoir trouvé ma prestation particulièrement réussie. Ceci étant, je savais qu'en foot comme dans la vie, on n'est pas toujours le meilleur juge de soi-même.

Je lui dis qu'à mon avis, nous avions tous été nuls. Poulard s'impatienta de ma réponse :

— Écoute-moi, petit crétin !

Victor m'avait prévenu que, dans sa bouche, l'expression « petit crétin » était un compliment. D'après le président, un officiel de la fédération avait remarqué mes qualités qui lui semblaient telles qu'une sélection dans l'équipe de France des moins de 21 ans était envisageable. Je n'avais jamais entendu parler de cette équipe, mais devant l'emballement de Jo Poulard, je ne trouvais rien à répondre.

Il conclut joyeusement :

— Petit crétin, ta chance est devant toi ! Continue à travailler et tu pourras la saisir !

******

La semaine suivante, en rentrant un soir vers 18 heures, je croisai le père Louison en grand désarroi. Les gendarmes étaient passés dans la journée et avaient emmené son salarié André, qui était désormais en garde à vue. Les militaires n'avaient rien voulu dire au garagiste. Louison avait du mal à comprendre que le jeune homme si calme qu'il employait puisse avoir quelque chose à se reprocher. Je tentai d'expliquer à l'ancien que cet incident n'était pas aussi grave qu'il croyait. Les gendarmes s'étaient sûrement trompés ! Ou alors ils avaient confondu André avec un autre gamin de la commune. Ou bien il avait été requis comme témoin d'un accident qui ne le touchait pas directement. Cependant, je ne pouvais pas m'empêcher de penser aux conciliabules que le dénommé André tenait souvent avec Lola devant la pompe à essence du garage. J'eus subitement la sensation que leurs discussions mystérieuses concernaient des agissements pas très nets.

Comme tout ce qui était censé rester confidentiel, la nouvelle de l'arrestation du salarié de Louison fit le tour de la ville. Les méchantes langues firent leur office : André qui était trop solitaire pour s'être fait des copains passa pour un petit voyou dans la plupart des conversations. Les commérages inventèrent toutes sortes de méfaits dont il se serait rendu coupable.

Victor prit son air mystérieux des grands jours et me communiqua son opinion :

— Pour tout dire, ça ne m'étonne pas.

D'après ses sources, André était soupçonné de participer à un trafic de drogue. Si c'était bien le cas, je ne pus éviter de penser que Lola était au courant. Plus tard, j'apprendrais que le père de Lola était intervenu en faveur du jeune homme. La rumeur publique raconta qu'il avait fait tout un ramdam autour de cette affaire et qu'il s'était porté garant de la bonne moralité d'André. Les gendarmes relâchèrent le gamin au bout d'une garde à vue prolongée.

André revint au garage comme si de rien n'était. Louison le prit dans un coin et tenta de lui arracher la vérité. Le salarié jura qu'il n'y avait rien de trouble dans son activité. D'ailleurs, les autorités ne l'avaient pas gardé, ce qui était la preuve – selon André – qu'il était blanc comme neige, si je peux utiliser cette expression. Louison se calma, mais je sentis qu'à partir de ce jour, il surveilla son employé du coin de l'œil.

En fait, André avait été repéré en compagnie de jeunes loubards à la réputation sulfureuse. Louison avait commencé par croire à la culpabilité de son salarié. Il dut modifier un peu son point de vue pour ne pas prendre le risque de déplaire au président. Il m'affirma qu'André avait été injustement dénoncé par des caïds du milieu. Pour ma part, je préférais penser qu'André avait été embarqué dans une histoire glauque qui le dépassait. Si j'adoptais ce point de vue, c'était surtout pour éviter d'imaginer que Lola soit également impliquée.

Trois jours plus tard, en fin d'après-midi, quelqu'un toqua à ma porte. Je terminai ma douche en me frottant activement les cheveux et j'ouvris. Cette fois, je reconnus instantanément la silhouette de Lola.

10.

Lola s'est assise sur le bord de mon lit sans y être invitée. Elle avait revêtu une tenue de voyage : anorak gris sur un pull de montagne, écharpe rouge, pantalon noir et baskets bleues. Elle avait renoncé à tout maquillage ce qui la rendait encore plus attirante.

La fille de Poulard avait toujours la même mine maussade, mais – en plus – un reflet d'inquiétude voilait son visage. Elle manifestait son anxiété en triturant le bout de ses cheveux, ce que je ne l'avais jamais vu faire.

— Sergio, j'ai besoin de quelqu'un à qui je puisse faire confiance. Garde ceci et ne l'ouvre pas. Sauf si je te dis un jour de le faire.

Elle me tendit une grande enveloppe jaune scellée. Je sentis du bout des doigts qu'elle contenait une liasse épaisse de documents.

— Lola, je ne sais pas si je dois… Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Je ne peux pas te le dire ! Fais ce que je te demande ! Je vais partir avec André ! N'ouvre pas l'enveloppe. Ne la montre à personne. Je ne t'ai pas vu, je ne t'ai rien donné. Fais-moi confiance, je ne fais rien d'illégal.

J'avais le pli entre les mains, mais j'hésitai sur la conduite à tenir. J'étais fier de l'amitié qu'elle me prodiguait, mais j'étais aussi inquiété par la crainte de m'embarquer dans une histoire que je ne maîtrisais pas. Je pouvais encore lui envoyer son paquet à la figure, mais je compris vite que je n'aurais pas ce courage.

— Pourquoi moi ?

— Tu as envie de le savoir ? Parce que tu me parais un peu moins con que la moyenne. Ne fais pas cette tête, pour moi c'est un compliment et ne me pose pas d'autres questions.

Sur cette appréciation qu'elle voulait sans doute flatteuse, elle sortit sans ajouter un mot. Visiblement, elle se fichait complètement de mon accord (ou non) à l'étrange mission qu'elle me confiait. Personne ne la revit ce jour-là ni les suivants.

Plus tard, nous comprîmes qu'elle s'était dispensée de prévenir le président de sa fuite.

******

La nuit d'après fut difficile pour moi. Pendant un long moment, je conservais le document entre mes doigts. J'étais évidemment dévoré de curiosité à propos de son contenu. Au matin, je me posai la question de le dissimuler. Si Lola faisait tant de mystères, il était probable qu'elle n'avait aucune envie que ces documents tombent dans n'importe quelles mains.

Je gardai l'enveloppe sous ma chemise dans l'attente d'une idée de cachette idéale.

Vers 9 heures, je vis Louison sortir de son atelier, dans tous ses états. Il brandissait une feuille de papier pliée en quatre, trouvée dans sa boîte aux lettres :

— C'est pas possible, Sergio, c'est pas Dieu possible !

Il me tendit le message : André lui annonçait sans ambages qu'il quittait son emploi à compter de ce jour. Je sentis que Louison lui aurait volontiers cassé la figure s'il avait eu le culot de lui faire part de sa décision en face-à-face.

— Un gamin que j'ai formé ! Non, mais qu'est-ce qui lui a pris ? Tu étais au courant, Sergio ?

Je réussis à nier d'un mouvement de tête, mais je n'étais pas spécialement fier de mentir au vieux Louison. Je savais depuis la veille qu'André et Lola étaient en fuite.

— Quel petit crétin ! Comment je trouve un apprenti, moi, maintenant ? Tu peux me le dire ?

Non, je ne le pouvais pas, mais je compris qu'il fallait soulager l'ancien :

— Louison, je peux peut-être donner un coup de main. Après les entraînements et les matchs, évidemment. Si ça peut t'aider…

Louison ronchonna encore un moment en tournant en rond, puis il renifla

fortement, ce que je pris pour une acceptation. J'avais travaillé pendant un été dans le garage de mon oncle. Je n'avais pas le savoir-faire d'un véritable ouvrier, mais j'avais acquis quelques notions quand même. Je me mis immédiatement à l'œuvre, en commençant par changer les pneus avant de la Twingo de Claudette Dupuis, la libraire, ce qui m'occupa une bonne partie de la journée. À 16 heures, le devoir m'appela au stade pour une séance d'entraînement qui s'annonçait rude.

En arrivant dans le vestiaire, je sentis qu'une grande effervescence s'était emparée de l'équipe. On chuchotait, on pouffait de rire, on se poussait du coude. Victor fut le premier à me faire part des raisons de ce charivari :

— Sergio ! La fille de Poulard s'est barrée !

Je réussis encore à prendre l'air effaré par la nouvelle. Cette fois-ci, j'étais mieux informé que Victor, ce qui – en soi – était un petit exploit. Il estima nécessaire d'émettre sa phrase préférée :

— Remarque, ça ne m'étonne pas !

Lorsqu'il était dépassé par l'actualité, Victor se donnait toujours la mine rassurée de celui qui avait prévu les évènements, même s'il n'en avait pas parlé.

Je le priai de développer son idée puisqu'il n'attendait que ça :

— Qu'est-ce qui te faire dire ça, Victor ?

Il se débrouilla pour faire semblant de détenir des informations hautement confidentielles :

— Comme ça, Sergio. Juste une intuition…

En fait il ne savait rien. Personne ne savait rien. Et j'en savais à peine un peu plus que les autres.

J'avais toujours contre moi la fameuse enveloppe. La conserver dans mon studio était dangereux. Il se pouvait que quelqu'un découvre un lien entre Lola et moi, auquel cas ce malfaisant pourrait rechercher des traces de son passage dans ma chambre. L'idée me vint que l'enveloppe serait plus en sûreté dans le casier à mon nom dans le vestiaire. Ce n'était pas idéal, loin de là. Faute d'autres solutions, je me rassurai en me convainquant que c'était une décision temporaire.

En fait, je me faisais du souci pour rien. Pour dérober le document, il eut fallu qu'un éventuel voleur sache qu'il existait. Mais j'étais tellement obnubilé par les derniers mots de Lola que je ne poussai pas la réflexion jusqu'à ce point.

Ce jour-là, on ne vit pas Poulard à l'entraînement. Les semaines suivantes non plus. Je m'aperçus que les joueurs s'inquiétaient de son absence alors qu'ils s'étaient souvent plaints de son omniprésence.

Je me rendis compte que la nouvelle du départ d'André et Lola s'était vite diffusée dans le village. Dans les échoppes, sur le marché, chacun y allait de son commentaire. La majorité des « papoteurs » locaux pensaient que la fuite de Lola ressemblait à une sorte de révolte de la fille contre le père. Comme souvent dans ce genre de situations, beaucoup de personnes s'estimant plus sagaces que les autres ne se privèrent pas de faire savoir que « ça devait arriver ».

Pour ce qui concernait André, certains stigmatisaient son comportement qui leur semblait louche et en tout cas, manquer de reconnaissance en laissant seul le pauvre Louison. D'autres, moins nombreux, avançaient une hypothèse romantique. Ils s'émouvaient de la disparition de deux supposés amoureux qui – après tout – avaient bien le droit de vivre leur jeune passion loin de la foule et des racontars.

Les intéressés étaient majeurs. De justesse puisqu'ils avaient plus de dix-huit ans tous les deux, mais majeurs quand même. Dans ces conditions, ils étaient libres d'aller et venir. C'était l'avis du gendarme Metay avec lequel je parlais parfois en sortant de la boulangerie. Comme Victor, Étienne Metay adorait diffuser des informations a priori confidentielles, tout en priant ses interlocuteurs de les garder secrètes, ce qu'ils faisaient rarement.

À propos des deux fugueurs, aucune recherche officielle ne fut entreprise, mais Métay me laissa entendre que, compte tenu de la personnalité du père de Lola, on s'activait en coulisse.

******

Pendant plusieurs jours, les supputations concernant les raisons de la fuite et la destination de Lola se multiplièrent. Chacun y alla de son point de vue. L'opinion majoritaire qui finit par se dégager c'était qu'elle et André s'aimaient

et que, n'en pouvant plus de la surveillance paternelle, ils s'étaient envolés pour vivre leur passion ailleurs.

Seul Victor avait un avis un peu plus original. Il pensait que les reporters qui avaient envahi la commune avaient remarqué la silhouette de mannequin de Lola et qu'on la verrait bientôt réapparaître dans les journaux parisiens.

Une rumeur circula entre deux matchs. J'avais approché la belle et elle m'avait accordé un peu d'attention, certains en tirèrent quelques déductions : ils s'imaginèrent que je connaissais son lieu de retraite. Le bruit arriva jusqu'aux oreilles du président, ce qui me valut une convocation dans son bureau. Poulard se fit direct et sévère :

— Sergio, d'homme à homme, sais-tu où elle est ?

Je jugeai bon de prendre un air stupéfait pour répliquer :

— Président, comment voulez-vous que je le sache ! Je n'en ai aucune idée.

Il respecta quelques secondes de silence en scrutant attentivement mon regard. Puis la tension retomba :

— Je te crois Sergio, je te crois…

Inutile de dire que je n'étais pas spécialement à l'aise. J'ignorais où Lola se trouvait, mais il était possible que la réponse soit dans l'enveloppe qu'elle m'avait confiée. J'étais donc potentiellement coupable d'un mensonge par omission.

11.

— Sergio, les gens ne m'aiment pas.

Le président était entré dans ma chambre le lendemain de la dernière journée de championnat. C'était 9 heures, j'étais encore fatigué du match de la veille. Pendant un court instant, avant d'ouvrir ma porte, j'avais espéré que Lola revenait.

En réalité, j'ai ouvert à un Jo Poulard que je ne connaissais pas. Son costume bleu était froissé, sa cravate dénouée et sa chemise tachée. J'eus l'impression qu'il avait passé la nuit dans un lieu improbable en mauvaise compagnie. Il était dépeigné, quelques cheveux blancs folâtraient sur son front ; son regard n'avait plus rien de celui du chef arrogant et sûr de lui que nous croisions d'habitude. Il donnait le sentiment d'implorer de l'aide et sa recherche pathétique était tombée sur moi.

— J'ai tout fait, Sergio, et quand je dis tout, c'est tout pour apporter de la prospérité dans cette commune. Et personne ne m'en est reconnaissant !

C'était la première fois qu'il s'épanchait devant moi sans retenue.

Sa voix grasse s'étranglait. Son maintien approximatif me conforta dans l'idée qu'il avait bu plus que de raison. Impression confirmée par les effluves qui émanaient de sa personne. J'avais un peu honte pour lui, mais en même temps j'étais curieux de connaître ce qu'il avait sur le cœur. De toute façon, je ne me sentais pas capable de le mettre à la porte. Il s'assit sur mon lit, dos au mur, en allongeant ses pieds crasseux sur mes couvertures.

— Tu sais que je m'occupe des orphelins de la commune sur ma cassette personnelle, Sergio… Non, bien sûr, tu ne le sais pas parce que je ne le crie pas sur les toits. J'ai de la dignité, moi. De la dignité et de la pudeur… Donne-moi un verre d'eau.

Je m'empressai de le satisfaire. S'il se contentait d'eau, me dis-je, il devait être moins ivre que je le craignais.

— Tu sais ce que les gens me reprochent, Sergio ? D'avoir de l'argent, ça a l'air de les rendre malades ! Eh bien, ils ont tous tort, Sergio. Je n'ai pas un sou. Tout ce que je gagne, je le dépense. C'est comme ça que doit fonctionner

l'économie. Je le répète au maire, au député, au ministre… mais tout le monde s'en fout !

Je ne savais pas s'il avait bu, mais j'étais certain qu'il avait fumé un truc illicite. Son regard halluciné s'éternisait sur le bout de ses chaussures. J'hésitais à dire quelque chose, d'autant plus que je n'avais aucune idée sur le discours à tenir en pareille circonstance.

— Et ma gamine qui fiche le camp… Je l'ai couvée, aidée, je ne lui ai rien refusé… Eh bien, ça n'a pas marché, Sergio. Mademoiselle en avait assez de son existence dorée. Elle voulait se construire par elle-même. Tu te rends compte, Sergio ? Maintenant, les gens rêvent de se réaliser… il ne suffit plus qu'ils aient un toit et qu'ils mangent à leur faim… ils ont envie d'avoir une vie intéressante… Les bras m'en tombent, Sergio !

Il ferma les yeux et respecta un long moment de silence. Je craignis qu'il s'endorme sur mon lit. Puis, il reprit :

— Tu as vu son visage, son allure, Sergio ? Une fille comme ça… J'aurais pu la pousser dans le cinéma ou à la télé… Je connais des gens dans le milieu. Eh ben, non ! Tout ce qu'elle a trouvé à faire, c'est de se barrer… avec son frère.

Là, son aveu me stupéfia :

— André est son frère ?

— Oui… enfin… c'est son jumeau. Tu n'as pas remarqué leur ressemblance ? Peu importe… de toute façon, il ne vaut pas mieux qu'elle. Il voulait travailler de ses mains… Tu te rends compte, Sergio. Monsieur pouvait avoir une vie de prince, à ne rien foutre. Eh bien, non ! Il rêvait d'une existence dans le cambouis. Je suis sidéré. Il faudra que quelqu'un m'explique.

Il trifouilla dans sa poche et en sortit un mouchoir en tissu à carreaux bleus et blancs. Allait-il pleurer ? Il s'épongea le visage, renifla et poursuivit :

— Tu dois te demander pourquoi je te dis ça, Sergio… Je n'en sais rien. Tu m'as l'air d'un bon gars, sérieux, obéissant. Tu es rare, Sergio. Si ! Si ! Tu es rare. Je t'ai vu sur le terrain, tu ne te plains jamais. Tu cherches à progresser. L'attitude au foot, c'est ce qui compte, ça ne trompe jamais sur l'individu… Il y a tellement de tricheurs !

Il jeta un regard sur la pile de bouquins qui débordait d'une étagère.

— Tu lis beaucoup, Sergio ?... Tu as raison… Legal devrait obliger tous ses gars à ouvrir des livres, ça apporte de la sagesse et de la sérénité. Et aussi de la lucidité. Les grands footeux sont d'abord des gens intelligents et accessoirement cultivés. Continue, Sergio ! Ne change rien !

Il se dressa péniblement et se dirigea maladroitement vers la porte, avant de se retourner :

— À propos, tu sais où elle est ? Il paraît qu'elle est venue te voir.

— Non, monsieur, lui répétai-je ! je ne sais pas. Je crois qu'elle aimait bien discuter avec moi, mais elle ne m'a jamais dit qu'elle voulait partir.

Je m'en tirai encore avec un demi-mensonge par omission, puisque je ne lui parlai pas de l'enveloppe que Lola m'avait confiée.

******

Sachant que Poulard était monté jusqu'à ma chambre, Louison me regarda d'un air trouble que je fis semblant d'ignorer. Il n'osa pas m'interroger sur mon entretien avec le président. Je ne lui dis rien, car j'avais l'intuition qu'il ne fallait pas créer de problèmes supplémentaires par des indiscrétions.

La saison de foot étant terminée, je pus l'aider davantage au garage, ce qui parut le réconforter.

Tout en bricolant dans les moteurs, je ruminais l'information : Lola et André étaient jumeaux. Je ne savais pas que faire de cette révélation. Je pensais probable qu'elle fût ignorée de Victor et de Métay, sinon ils m'en auraient parlé ! Je me promis de ne pas la divulguer autour de moi parce que je ne connaissais pas le nombre de personnes qui étaient au courant, mais aussi parce que je ne voulais pas exploiter le moment de déprime d'un homme accablé.

Cependant, en prenant le temps de discuter avec les uns et les autres, je me rendis compte que Poulard avait raison. Beaucoup d'habitants ne l'aimaient pas, voire le détestaient. Ses détracteurs lui reprochaient une fortune qui n'existait pas. Pour les gens, il était difficile à comprendre qu'il brassait des millions sans

avoir un sou !

On fantasmait sur son manoir et sur ce qui pouvait s'y passer. Ses voitures et ses costards excitaient les jalousies. Certains se demandaient avec quel fric il avait trouvé le moyen de construire la piscine municipale. J'en déduisis que faire jaillir de l'argent là où il n'y en a pas, c'est un don authentique comme celui du sourcier, capable de découvrir un gisement d'eau avec une simple baguette. Certains disaient que c'était Poulard, le véritable maire. Il avait fait élire Marcel Duchemin, le premier magistrat actuel qui n'était qu'un pantin entre ses mains. Personne ne parlait des orphelins de la ville que le président aidait en catimini.

Avec Victor et Hilaire, nous nous retrouvâmes à la terrasse du café des sports, autour d'une bière. En plein mois de juin, c'était agréable. De nouveau, nous eûmes une longue discussion sur Poulard. Je faisais état de mon étonnement à propos de la détestation dont il était l'objet dans la commune. Victor joua au vieux sage en affirmant que tous les hommes, même les plus brillants, nourrissent une part d'ombre en leur sein. Je n'évoquai pas la venue de Jo Poulard dans mon studio, mais j'eus la vague sensation qu'Hilaire la soupçonnait :

— Méfie-toi de lui, Sergio. C'est un loup. Il peut te flatter ou te mordre en fonction de ses intérêts du moment.

Hilaire était un type costaud, au torse avantageux et aux épaules rondes. Son regard d'un bleu profond m'impressionnait. J'eus le sentiment qu'il connaissait un aspect de la personnalité de Poulard qui m'échappait. Je m'abstins de prendre parti. Je n'étais ni pour ni contre Poulard. Je ne savais pas pourquoi j'aurais dû me positionner à son sujet, même si – au moment des confidences auxquelles j'avais eu droit – j'avais eu de la compassion pour cet homme abattu par la disparition de sa fille.

Durant l'été, je me rendis compte de ma solitude. Je ne détestais pas me retrouver avec moi-même, mais j'avais désormais de l'intérêt pour la vie de la commune.

Certes, la perspective des départs en vacances provoqua un surcroît d'activité au garage dont je pris ma part. Certes, j'allais souvent à la piscine ou au cinéma avec Victor et Hilaire, mais au final, je me sentais un peu perdu. Je pouvais, moi aussi m'exiler dans des coins touristiques comme tout le monde, mais j'étais

convaincu qu'être seul ici ou là, c'était toujours être seul. Je passai néanmoins quelques jours chez ma frangine Marina. Elle était en couple depuis quelques mois avec un mec dont la tête ne me revenait pas. Je lui trouvais une allure de rapace à la recherche d'une proie. Peu motivé, je ne m'incrustai pas. En la quittant, je fis promettre à ma sœur de m'alerter en cas de problèmes conjugaux.

À vrai dire, mes pensées tournaient autour du sort de Lola. Si elle m'avait confié un document secret, c'est que je représentais quelque chose à ses yeux. J'agitais longuement l'idée de partir à sa recherche, tout en me demandant de quel droit je me mêlerais de ses affaires. En outre, je n'avais pas le moindre commencement de piste pour me lancer. De plus, j'avais le respect de mon travail : je ne pouvais pas manquer le début de la prochaine saison en me projetant dans une traque au résultat très incertain.

12.

Désormais, le président Poulard avait le besoin d'échanger avec moi sur tous les sujets qui le préoccupaient. Nous parlions au stade, dans son bureau, parfois même dans le salon de son manoir ou en marchant dans son parc. En fait, il me demandait rarement mon avis. Il se souciait encore moins de mon sort ou de mes pensées intimes. Il éprouvait surtout l'envie de s'épancher sur une épaule. Je l'écoutais benoîtement et peut-être avec une certaine fierté d'avoir été choisi comme confident.

Victor ne manquait pas une occasion de remarquer, avec un sourire en coin, que j'étais dans ses « petits papiers », que c'était bien pour moi, mais qu'il fallait être prudent. Parfois, affirma-t-il, les favoris du roi connaissent un sort funeste. Hilaire qui lui aussi avait vécu une période de « bonne entente » avec Poulard, pensait que j'étais suicidaire en l'écoutant.

Je le rassurai comme je pouvais en certifiant que moi, on ne me manipulait pas aisément, ce dont je n'étais pas absolument certain. J'étais surtout dévoré d'une grande curiosité vis-à-vis de cet homme qui m'avait pris en amitié. Je devinais une vraie fragilité derrière sa carapace d'acier.

La suite des évènements me convainquit que j'avais une tête à recevoir des confessions. À la veille du 14 juillet, je croisai le gendarme Metay au café des sports. Il m'offrit une bière et me fit asseoir dans le bistrot :

— Alors, il paraît que tu es au mieux avec le président ?

Son entame fut proférée avec un rictus de connivence au coin de la bouche. Arnold Métay était célèbre pour être l'une des plus redoutables pipelettes de la commune. J'en déduisis que mes relations avec Poulard étaient connues de tous.

— Méfie-toi, Sergio. Tu mènes un jeu dangereux.

Au point où j'en étais, j'avais le besoin et la nécessité d'en savoir plus sur le président et sur ce qu'on disait de lui. Ce ne fut pas compliqué : il suffit de pousser un peu le soldat Metay pour le faire parler. Une seconde tournée fit son effet.

— Écoute, Poulard est menacé de tous les côtés. Par les clubs de la région d'abord. Avec sa fortune, il est en train de monter une équipe qui va tout écraser.

Les autres présidents cherchent à lui flanquer des bâtons dans les roues. Ils vont déposer des recours contre certains contrats de joueurs.

Jusque-là, ce n'était pas grave. Les périodes de mercato footballistique donnent lieu à toutes sortes de magouilles entre dirigeants d'équipe, joueurs et agents. Les journalistes se font un plaisir de remuer tout ça et de mettre de l'huile sur le feu quand c'est possible. Il n'y avait rien d'anormal : le président s'adonnait au même poker menteur que les autres.

— Poulard s'est créé beaucoup d'ennemis, Sergio. Ses problèmes vont bien au-delà du foot. Actuellement, il est visé par des accusations de corruption, d'escroquerie, de blanchiment d'argent et tutti quanti… Si ça ne suffit pas, ses adversaires vont lui mettre n'importe quoi sur le dos. Il est menacé par un délit de faciès et de discrimination à cause de son refus de joueurs de couleur dans l'équipe.

— De ce côté-là, ne t'en fais pas ! Il vient d'engager un Ivoirien.

D'après Metay, Poulard était donc cerné par la justice, mais les preuves manquaient. C'est la raison pour laquelle des enquêtes judiciaires n'avaient pas encore été ouvertes.

— C'est une question de temps, Sergio. En attendant, il reçoit des menaces de partout, il nous a montré des mails qui lui annoncent le pire. Lui, il a porté plainte pour harcèlement. Les investigations sont en cours.

— Je crois que ses affaires ont suscité une floraison de jaloux. Finalement, j'ai l'impression qu'avoir du succès est un péché capital, dis-je en accentuant mes paroles d'un ton convaincu.

— Peut-être Sergio, mais on est assis sur un baril de poudre et toi le premier. Fais très attention !

Je fus très ébranlé par les révélations de Métay. D'abord, parce qu'il avait l'autorité de l'uniforme, ensuite parce que je n'aimais pas l'image d'un tonneau d'explosif, enfin parce que j'avais la confiance d'un homme qui était – au bout du compte – très énigmatique. Un élément m'étonnait particulièrement : les gens croyaient Poulard fortuné, alors qu'il m'avait dit le contraire. N'était-il pas victime d'une opinion publique déraisonnable ou manipulée par des aventuriers ? J'estimais qu'on avait le droit de critiquer Poulard à condition qu'il existât des preuves concrètes de malversations.

J’avais une certitude : le président avait des ennemis, beaucoup d’ennemis. J'ignorais s’il y avait un danger pour moi, mais je sentais qu’il suffirait d’une étincelle pour le savoir. Il ne me parlait jamais de ses ennuis potentiels avec la justice. Il préférait s’enquérir de mon avis sur son équipe de foot. Parfois, il mentionnait le nom de sa fille : il finit par m’avouer qu’il était mort d’inquiétude pour elle et qu’il avait engagé un enquêteur privé pour partir sur sa trace, ce qui me replongea dans de nouvelles interrogations. Comment la localiser si elle s’était enfuie au bout du monde ? Et si elle était retrouvée, accepterait-elle de revenir ?

Je ne savais que faire de l’enveloppe laissée par Lola. Je reportais ma décision avec l’espoir que le détective découvre Lola sans avoir besoin des documents que le pli contenait. Je continuais à réfléchir à la possibilité de me lancer moi aussi à sa recherche sans avoir l’ombre d’un début de solution.

******

Pendant ce temps-là, les recrutements pour l’équipe se poursuivaient. La saison suivante allait démarrer à la mi-août 2014. Poulard et Legal avaient embauché un vrai préparateur athlétique, Georges Massicot. Dès la reprise de l’entraînement, vers le 15 juillet, Massicot se montra très « pro », c’est-à-dire très exigeant selon lui et très pointilleux selon nous. Il mesura avec une précision d’horloger toutes nos performances physiques : vitesse de course, endurance, détente, etc. Je ne me débrouillais pas trop mal dans chacune des épreuves, mais Konate, le nouveau, nous battait largement dans tous les exercices. À la fin juillet, l’équipe avait belle allure, chaque joueur était affûté et prêt à en découdre sur tous les terrains de la région.

Nous gagnâmes la première rencontre officielle du championnat dans la chaleur du mois d’août. Nous vîmes un Poulard particulièrement heureux dans les vestiaires. J’eus l’impression que, pour un moment, nous lui avions fait oublier ses soucis extrasportifs. Malgré les conseils de Victor et de Métay, je fus presque ému de sa joie et lui déclarai que je m’en trouvais rassuré sur son compte.

Le 25 août en rentrant de l’entraînement, je découvris un spectacle qui me terrifia. Dans son atelier, Louison gisait inanimé, appuyé contre un tas de pneus

usagés. Je me penchai sur lui : il respirait encore, mais il était sérieusement amoché. Je résolus d'appeler une ambulance en priorité, puis le brigadier Doubard, le supérieur de Métay.

Nous étions un vendredi en fin d'après-midi. Les apprentis de Louison étaient déjà partis. Les connaissant un peu, je jugeais impensable qu'ils soient responsables de cet attentat. A priori, l'agression n'avait pas eu de témoins. En suivant les gendarmes, je m'aperçus que le modeste appartement de Louison avait été complètement retourné. La réflexion me conduisit à la certitude que les assaillants n'en avaient pas après le fric. Tout le monde savait que Louison ne roulait pas sur l'or. En outre, il s'était mis peu à peu au règlement de ses prestations par carte bancaire, de sorte qu'il ne conservait que peu de liquide dans ses tiroirs.

À la mine perplexe des gendarmes, je compris qu'ils avaient suivi le même raisonnement. L'argent étant exclu, que cherchaient donc les agresseurs du père Louison ?

Ils m'interrogèrent. J'avais une idée que je gardais pour moi, bien que ses conséquences me fassent frissonner. A priori, je ne voyais pas le rapport entre cet attentat et l'enveloppe léguée par Lola, mais mon intuition me susurrait que c'était une hypothèse qu'on ne pouvait écarter.

Dès lors, l'envie d'ouvrir le fameux pli me turlupina. L'enveloppe était toujours dans mon casier du vestiaire. L'attaque dont Louison avait fait l'objet me donna raison de ne pas l'avoir gardée dans ma chambre. Les assaillants n'avaient pas encore établi de lien entre moi et Lola, mais il se pouvait qu'ils finissent par comprendre que nous nous étions vus.

Saisi par une intuition et un peu tourmenté par mes propres cachotteries, je décidai de mettre Victor au courant de toutes mes relations avec Poulard et de l'enveloppe. Victor était devenu un véritable ami, je savais qu'il ne dirait rien. Il accueillit mes confidences avec un long sifflement :

— Eh ben, mon vieux, tu n'es pas dans la merde.

J'y étais peut-être, mais Poulard me suivait de peu. Le lendemain, il était arrêté pour… proxénétisme. J'étais sans doute un peu naïf, mais j'avais du mal à ajouter foi à cette accusation. Bien sûr, de nombreuses femmes défilaient à son bras, mais j'avais la certitude que le président était un consommateur plutôt qu'un

organisateur de réseau.

Son avocat sut démontrer qu’aucune preuve formelle n’existait contre son client. Il convainquit la justice que sa mise en cause découlait de médisances qui circulaient à son propos. Il fut relâché au bout d'une garde à vue de 72 heures.

13.

Par le biais de mes informateurs habituels, Victor et le gendarme Metay, je pus évaluer à sa juste mesure l'effet produit par l'arrestation de Poulard au sein de la population communale.

En fait, contrairement à ce qu'espéraient ses détracteurs, Jo Poulard ne fut pas jeté en prison. Le gendarme Metay qui préparait un examen professionnel fut très fier d'expliquer à ses concitoyens que la réalité judiciaire était plus compliquée que ce qu'ils imaginaient. L'intéressé avait été mis en garde à vue dans le cadre d'une enquête ouverte à la suite des plaintes de deux femmes, mais les policiers avaient jugé bon de le libérer au bout de trois jours, faute de preuves. Point barre.

Malgré la libération rapide du président, les controverses à son sujet se poursuivirent de plus belle

Deux clans se constituèrent. D'abord ceux qui prétendaient avoir toujours su que Jo Poulard, en dépit « de ses grands airs », n'était pas *clean*. Ils étaient bien incapables d'énumérer les méfaits qu'il aurait commis selon eux, mais enfin… il n'y avait pas de fumée sans feu. Alors proxénétisme, pourquoi pas ! C'était une accusation qui leur convenait très bien et qui confortait à merveille la détestation qu'ils vouaient au président Poulard. Le groupe de ces « procureurs potentiels » était surtout composé de sexagénaires, c'est-à-dire de la même génération que l'intéressé. Leur jalousie se déchaîna quand le président fut libéré. Pour ses détracteurs, il bénéficiait de protection « en haut lieu », ce n'était pas possible autrement. Ces gens souffraient d'une frustration incommensurable. Il était probable qu'ils s'estimaient aussi dignes d'accéder au niveau de vie de celui qu'ils insultaient sans retenue. La libération de Poulard finit de les scandaliser.

À l'inverse, une population de quadragénaires, surtout des commerçants, colportait des opinions plus mesurées. Pour eux, on devait se souvenir que le président, par toutes sortes d'initiatives, avait généré de la richesse dans la commune dont chacun profitait. Par ailleurs, s'agissant de l'accusation de proxénétisme, il fallait attendre la décision définitive de la justice. Chacun rappela l'existence de la présomption d'innocence.

À plusieurs reprises, des bagarres eurent lieu entre les pro et les anti-Poulard.

Dans les commerces, à l'église, au stade, on se jetait des regards mauvais. Il est arrivé que le gendarme Metay et ses camarades interviennent vigoureusement.

Victor et moi, nous nous trouvions du côté de ceux qui refusaient de prendre parti, soit par paresse, soit par indifférence. Il nous était difficile de ne pas nous souvenir des femmes qui accompagnaient parfois le président et de leurs tenues plus que suggestives. J'étais d'avis que ça ne prouvait rien. Au pire, il était peut-être amateur des services de ces personnes, mais absolument pas gestionnaire d'un réseau. Par ailleurs, dans nos différentes conversations, Poulard n'avait, à aucun moment émis des réflexions salaces ou déplacées vis-à-vis des femmes.

La notoriété du président commençait à dépasser les limites de la région. La tension entre les citoyens de Longes fut exacerbée par l'arrivée de journalistes qui fouinèrent un peu partout. Eux aussi se divisèrent entre deux clans.

Certains cédèrent à la facilité de surfer sur la vague pro féministe qui dominait dans l'opinion depuis les révélations de scandales internationaux. Pour eux, un des notables les plus influents de la commune confortait sa place en organisant des services érotiques à destination de la population masculine et sans doute à lui-même. D'autres, hélas moins nombreux, émirent un avis plus mitigé. Aucune preuve formelle n'étayait les accusations. On pouvait très bien être dans le cas d'une dénonciation calomnieuse.

******

À la même époque, je rendais fréquemment visite au père Louison qui se remettait petit à petit de son agression. Il avait été admis dans une maison de repos qui me sembla très luxueuse. À l'occasion de l'une de mes venues, j'appris que la totalité des frais de séjour de Louison avait été réglée par Jo Poulard, ce qui me parut une preuve supplémentaire de sa bonté.

Louison n'avait jamais beaucoup parlé. Mais après son agression, il devint de plus en plus difficile de lui arracher quelques mots. En arpentant sa chambre, je m'aperçus qu'il avait disposé sur une commode une ou deux photos anciennes. On y voyait Jo Poulard et Louison se tenir par le cou sur un rivage maritime. Je tentai une question probablement indiscrète :

— Louison, vous êtes très lié avec le président ?

Pour toute réponse, j'eus droit à un haussement d'épaules et à un léger soulèvement de la partie gauche de sa moustache grise. Je savais qu'il s'agissait d'une approbation de mon hypothèse. D'ailleurs si Jo Poulard et lui n'étaient pas de vrais amis, le premier n'aurait jamais confié l'entretien de ses voitures au second.

Lorsqu'il apprit que le président avait été mis en garde à vue pour suspicion de proxénétisme, Louison se réveilla et émit un grognement que je ne lui connaissais pas. Il devint d'un seul coup plus loquace. Il paraissait sidéré par une telle accusation :

— Écoute, petit ! Jo a toujours été un coureur, mais il n'est pas capable d'être un souteneur ! Jamais ! Les flics ou les juges feraient bien de s'intéresser au pedigree de celles qui l'ont dénoncé. Ils auraient des surprises !

Sa vraie inquiétude, c'était la poursuite du service dans son garage. Il était fier de n'avoir jamais fermé son commerce et tenait à la continuité de son activité. Il me pria de prendre la direction du travail des deux apprentis. Je le lui promis tout en sachant bien que je n'avais aucune compétence pour administrer un établissement de ce type.

Dès le lendemain, j'eus l'impression que je m'étais avancé imprudemment pour faire plaisir au père Louison. Les jours suivants, je me « contentais » de surveiller que les clients étaient toujours là, que le nombre de commandes ne décroissait pas et que l'argent rentrait. J'eus la chance que les apprentis, Léon et Souleymane étaient deux gars bien, très travailleurs, qui ne chipotaient pas sur leurs heures. Il me suffit de leur rappeler que Louison comptait sur leur sérieux.

Par le gendarme Metay, j'appris que l'enquête sur le saccage du garage de Louison n'avançait pas. Tout ce qu'on disait à la gendarmerie, c'est qu'il avait été le fait de vrais pros qui n'avaient laissé ni indice ni traces humaines sur place. Comme rien n'avait disparu, on pouvait penser qu'ils avaient fait « chou blanc ».

Je réfléchis à cette agression. Le motif n'en était pas l'argent puisque Louison n'en avait pas. Les gangsters cherchaient autre chose. Pour être plus précis, ils soupçonnaient Louison de détenir quelque chose (probablement un document) gênant pour quelqu'un. Qui ?

Bien sûr, ils pouvaient vouloir les papiers que Lola m'avait laissés. Si c'était le

cas, il devait y avoir un lien que je ne connaissais pas entre Lola et Louison puisque les agresseurs avaient formulé l'hypothèse que Lola aurait pu donner son enveloppe à l'ancien.

Mais il pouvait se faire aussi que l'attaque du garage n'ait aucun rapport avec le document remis par Lola. Dans ce cas, le problème était : qui Louison pouvait-il gêner ? Depuis mon arrivée, je n'avais rien remarqué d'anormal dans son comportement, il était donc assez probable qu'il faille trouver la réponse dans le passé de Louison.

Un jour je me décidai à poser la question à Louison :

— Père Louison, savez-vous ce que ces brigands cherchaient chez vous ?

L'ancien marmonna longuement, ronchonna, toussa, se gratta le peu de cheveux qui lui restait et puis son œil bleu s'alluma :

— Il y a cette vieille histoire de Magali.

Cette fois-là, j'en appris beaucoup sur le passé de la commune. Le père de Louison et celui de Poulard étaient très proches. Ils étaient entrés dans la Résistance en même temps en 43. À la libération, le père de Louison avait épousé Antoinette. Louison avait vu le jour en 1947. Parallèlement, le père de Poulard se mariait avec une dénommée Jeannette qui lui donna un fils : Joseph Poulard, né en 1950.

Les deux gamins furent élevés ensemble et s'entendaient comme larrons en foire. Bientôt, Raymond, un autre garçon de leur âge vint s'adjoindre au duo. Contrairement à Jo et Louison, ce dernier jouissait d'une réputation peu flatteuse. Rien de grave, mais les gens n'aimaient pas ses allures de « blouson noir », comme on disait dans les années soixante.

À l'âge adulte, il arriva que les trois lascars courtisent une même gamine du nom de Magali. Quelques années plus tard, celle-ci qui allait d'un homme à l'autre sans vergogne, tomba enceinte. Immédiatement, les soupçons se portèrent sur Raymond qui nia formellement, bien que les deux autres aient affirmé l'avoir surpris dans les bras de la jeune femme. L'éclatement du trio était inévitable. Pour étouffer le scandale qui commençait à prendre de l'ampleur dans la commune, Raymond et Magali furent, chacun de leur côté, envoyés loin de leur famille. Louison ne savait pas exactement dans quelle direction. Après cet évènement, on n'entendit plus parler du couple.

Ce jour-là, Louison fut particulièrement bavard. Je sentis qu'il se délivrait d'un fardeau. Lorsqu'il acheva de me raconter l'histoire de Raymond et Magali, il faisait déjà nuit, car nous étions à la mi-octobre. Je restai un long moment sans réaction, puis le remerciai :

— Merci, Louison, ça va m'aider à comprendre ce qui se passe dans ce pays.

Son récit m'apportait un éclairage nouveau. Le dénommé Raymond, accusé par ses deux camarades, avait – me sembla-t-il – un motif de vengeance. Ce mobile « collait » avec le fait que rien n'ait été volé dans l'agression du garagiste. J'en déduisis qu'il pouvait s'agir d'un acte de vandalisme gratuit. Mais cette conclusion faisait apparaître des questions obscures :

— Si Raymond a voulu faire justice d'une dénonciation, pourquoi avoir attendu plus de quarante ans ? Pourquoi s'en prendre à Louison plutôt qu'à Jo ?

******

Dès lors, une multitude d'hypothèses me vinrent à l'esprit pour expliquer la fugue de Lola. Il était possible qu'elle fût l'enfant de Poulard et de Magali et qu'elle ait ressenti le besoin de retrouver sa mère. Elle pouvait aussi imaginer que les trois adolescents du trio infernal avaient couché avec Magali, qui avait la réputation d'une fille facile, auquel cas il était légitime que Lola recherche qui était son vrai père. Qui mieux que Magali le saurait ? Parmi les éventualités, j'allais jusqu'à penser qu'il ait existé un quatrième larron que personne ne connaissait et qui aurait séduit la belle.

Les révélations de Louison éclairaient le passé tout en le complexifiant puisqu'elles débouchaient sur une série de points d'interrogation.

Je décidais de garder toutes ces idées pour moi, mais j'avais tort. Il restait dans la commune quelques vieux qui étaient parfaitement au courant des histoires sur Magali. Le plus bavard d'entre eux était surnommé Pimpon. Comme son pseudo l'indique, c'était un ancien pompier. Pour se faire valoir auprès des commères, il avait commencé à laisser fuiter quelques informations concernant Magali et ses soupirants. Malheureusement, les souvenirs du pauvre Pimpon s'embrouillaient un peu et, au bout du compte, on ne comprenait rien à ce qu'il racontait.

La seule chose de sûr, c'est que « dans le temps », il existait dans la commune une fille de mauvaise vie qui avait fini par s'enfuir. Certains faisaient le lien avec la fugue de Lola, d'autres pensaient que ça n'avait rien à voir.

J'étais de plus en plus persuadé que la bonne réponse était dans l'enveloppe que m'avait confiée Lola, que je n'avais pas le droit d'ouvrir. Victor me supplia de le faire. Je refusai en proclamant fièrement que j'étais un homme d'honneur et de parole.

Si ce pli et le regard de Lola lorsqu'elle me l'avait remis n'avaient pas existé, je me serais demandé en quoi cette histoire me concernait. Par moments, j'avais une forte envie de m'extraire de cette bourgade de Normandie, de ces vieux souvenirs et des affaires tordues qui taraudaient certains de ses habitants.

Malheureusement, j'étais mouillé jusqu'au cou dans ce pataquès et j'étais conscient que je ne m'en sortirais pas tant qu'on n'aurait pas retrouvé Lola.

Je caressai l'idée de me lancer à sa poursuite, mais d'une part je ne savais toujours pas par où commencer et d'autre part, je ne me sentais pas capable de laisser tomber mes camarades qui se battaient tous les week-ends sur les pelouses environnantes.

14.

L’équipe constituée par le président Poulard, à grand renfort de vedettes régionales, se distinguait sur tous les terrains. Elle allait monter en Nationale 2 à la fin de la saison, c’était quasiment certain. Désormais, nous jouions devant quelques centaines de spectateurs, alors que l’équipe réserve devait se contenter d’une poignée de supporters appuyés le long d’une balustrade et plus ou moins imbibés de bière.

À l’automne, Poulard vint encore superviser les entraînements et les matchs, mais il ne se faisait plus accompagner. À la fin de nos séances, il nous faisait des remarques techniques individuelles ou collectives. Nous devions convenir qu’il possédait une vraie science footballistique.

Il me saluait d’un sourire complice devant les autres, bien que je n’aie plus de rapports directs avec lui. Cependant, par le biais de Louison, il utilisait toujours mes services pour aller à Roissy chercher des artistes qui devaient se produire dans son cabaret. À cette occasion, je revis Daniela avec plaisir.

D’après Victor, le cabaret du président était en train de passer du stade de bar à chansonnettes à celui de salle de spectacles. Comme toujours, Poulard voyait grand. Il acquit des terrains environnant son bistrot pour bâtir un vrai théâtre. Il parlait plutôt de « complexe culturel ». Victor disait que d’ici douze mois, on pourrait applaudir des têtes d’affiche du genre qu'on voyait le samedi soir à la télé.

À ce moment-là, Jo Poulard semblait pris d’une frénésie de projets de plus en plus fous. Près de « son complexe culturel », il commença la construction d'un stade de grande capacité, qui porterait son nom. Il se mit en quatre pour rassembler les fonds nécessaires. La presse raconta ses efforts pour réunir un tour de table financier consistant. Il harcelait les collectivités locales en montrant l’intérêt qu’elles trouveraient dans la notoriété croissante de leur région, grâce à l’équipe de foot dont on commençait à parler au niveau national. Les entreprises du coin étaient également sollicitées : elles profiteraient du surcroît de population attirée par plus d’équipements publics. Et bien sûr, les banques rassurées par cette affluence de partenaires suivraient le peloton. Je lisais le compte rendu de ses réunions et ses argumentations dans la presse avec admiration. On avait l’impression qu’il avait des solutions dans tous les cas.

Bref ! Jo Poulard faisait valser les projets et les millions. Je ne savais pas d'où sortaient ses moyens financiers, mais je me disais que, n'étant pas doué pour les affaires, il était normal que je ne comprenne pas celles de Jo Poulard. Dopée par cet activisme, sa personne devenait de plus en plus populaire. Les anti-Poulard qui s'étaient montrés dans la période précédente se firent oublier. Surtout lorsque la nouvelle piscine intercommunale, pour laquelle il avait beaucoup œuvré, fut inaugurée par un bataillon d'officiels. Les partisans du président le considéraient comme le messie. Il sortait rarement dans les rues du centre-ville pour ne pas provoquer d'attroupements inutiles. Cette discrétion renforçait sa popularité.

Alors, bien sûr, il restait dans la commune une minorité de râleurs qui regardaient les projets de Jo Poulard d'un œil torve en répétant à l'envi que « tout ça, ça allait mal se finir ». Leur point de vue fut – pour un moment – conforté par le nouvel interrogatoire policier que dut subir l'intéressé à propos de ses déclarations fiscales. Une fois de plus, il en sortit apparemment blanchi. Parfois, en fin d'entraînement, on voyait son avocat émerger du bureau directorial. Je devrais dire « ses » avocats puisqu'ils étaient trois ou quatre qui arrivaient et repartaient en rangs serrés. Victor leur trouvait des mines de bandits siciliens. Je ne m'engageais pas sur ce terrain, mais il est vrai que ces hommes n'avaient pas l'air de plaisanter.

Bientôt la presse s'en mêla. Les succès de Jo Poulard attirèrent encore l'attention des journalistes. Cette fois, ce n'étaient plus les petits correspondants locaux qui faisaient le tour de la commune. Les grands médias avaient délégué leurs vedettes. Ils furent immédiatement accueillis par le président qui logea les principaux d'entre eux dans un hôtel quatre étoiles qu'il venait d'acquérir en pleine campagne. Les reportages qui s'ensuivirent parlèrent d'un « Tapie normand ». Les invitations à des conférences et à des prestations télévisuelles se multiplièrent.

******

Nous arrivions au début du mois de décembre. Il nous restait deux rencontres de championnat à disputer avant la trêve hivernale.

La notoriété de Jo Poulard s'était encore accrue. Désormais, on pouvait l'entendre souvent sur les plateaux de télévision nationaux. Il donnait son avis

sur des matchs de foot qu'il n'avait pas forcément vus (mais, apparemment, il n'était pas le seul dans ce cas). Il était aussi invité à s'exprimer sur des problèmes économiques, ce qu'il faisait avec une certaine dextérité à en croire les commentaires. Il côtoyait tous les jours des notabilités sportives et politiques. Bientôt on parla de lui pour se présenter à la députation ce qu'il démentit avec un petit sourire en coin que je connaissais bien.

Pour ce qui me concerne, ce qui devait arriver arriva. Le 10 décembre pour être précis, vers 18 heures, après l'entraînement, Louison monta dans mon perchoir, suivi d'un homme plutôt maigre avec de grands bras qui l'embarrassaient un peu. L'individu avait oublié de se peigner ou alors il ne le faisait jamais. Ce qui me gênait le plus, c'est qu'il me regardait avec des yeux ronds, derrière des lunettes aux verres légèrement fumés. Il ouvrait largement sa bouche pour parler qui laissait entrevoir des dents gâtées. Je lui trouvais une tête de guignol, mais j'avais tort. C'était un des dirigeants du club professionnel de Rennes.

— Sergio, je te présente Marcel Mougins, il appartient à la cellule de recrutement du stade rennais.

Je pressentis tout de suite ce qu'il allait me proposer et je compris immédiatement que je ne pourrais pas refuser. Néanmoins, je crus bon de prendre une précaution préliminaire en essayant d'arborer un air de vieux briscard :

— Je vous préviens, monsieur, je n'ai pas d'agent.

— Ce n'est pas grave, Sergio, nous allons t'en fournir un. Avant tout, je souhaitais avoir une discussion ouverte avec toi. Pour aller droit au but, nous avons remarqué tes qualités et nous voudrions t'avoir chez nous.

Legal m'avait déjà motivé : j'avais attrapé 21 ans et il était temps d'envisager une carrière professionnelle et par conséquent de signer mon premier contrat. Marcel Mougins déroula tous les avantages que je trouverais en déménageant à Rennes. Le tableau idyllique de mon futur logement qu'il me brossa ne me ferait pas regretter ma chambre au-dessus de l'atelier de Louison. Quant aux équipements du club, je n'en avais jamais connu d'aussi spacieux et performants.

— Bien sûr, tu ne seras pas tout de suite en Ligue 1. Il faudra jouer avec la

réserve. Puis, dans un second temps, tu figureras sur la liste des remplaçants avant de faire quelques apparitions dans le team des cadors. Avec tes facultés d'adaptation, ça ne devrait pas prendre longtemps.

— Mais vous savez que j'ai un championnat à terminer. Je ne veux pas faire faux bond à mon équipe.

— Pas de souci, Sergio. Tu signes avec nous un précontrat, une sorte de promesse d'engagement, et le vrai contrat interviendra au mois de juin en vue de ton intégration en septembre prochain.

Puis, il commença à parler de chiffres : salaires, primes, etc. À ce point de la conversation, je dus m'accrocher ferme pour ne pas baver d'envie : les zéros semblaient danser la sarabande devant moi. J'eus une pensée pour les maigres ressources de ma famille ; je n'aurais jamais cru gagner autant d'argent en poussant un ballon. Le recruteur n'eut pas à insister, il est probable qu'il lisait sur mon visage que j'étais trente-six fois d'accord. Il conclut en se levant pour partir :

— Réfléchis vite. Je te laisse ma carte. Dès que tu me donnes ton accord, je t'envoie le précontrat. Il y aura une prime à la clé, mais ne t'en vante pas. Je ne suis pas sûr que ce soit parfaitement régulier.

Je savais que ce genre de dialogue interviendrait un jour ou l'autre. Toutefois, je rencontrai des difficultés à articuler quelque chose d'intelligent en saluant monsieur Mougins à son départ.

— Dernier point important, Sergio, dit-il en se retournant. Si dans l'intermédiaire un autre club te fait des propositions, préviens-moi tout de suite ! En attendant, je te donne la carte de quelqu'un qui peut te servir d'agent. Dis que tu viens de ma part et fais-lui confiance, il connaît bien les joueurs, c'est son job.

Le surlendemain de la visite du recruteur, Louison me transmit une nouvelle qui me jeta dans l'incertitude :

— Sergio, le détective privé engagé par Poulard a retrouvé la trace de Lola. Il y a deux jours, elle était dans un hôtel près de Samoëns en Haute-Savoie.

D'un seul coup, je me trouvai replongé dans la réalité locale. Pendant quelque temps, j'avais ignoré l'option de partir à la recherche de Lola, mais cette fois-ci, c'était une possibilité qui m'était offerte. Ma première impulsion fut de prendre

la route au plus vite. Dans un second temps, je revins à la raison. Certes, Lola m'avait gratifié de sa confiance, mais je n'étais absolument pas missionné pour m'occuper d'elle. Il était probable que Jo Poulard n'apprécierait pas que je me mêle de ses affaires. Et même si je me déplaçais en Haute-Savoie pour la rencontrer, rien ne laissait penser qu'elle veuille rentrer au bercail.

J'avais tort sur toute la ligne. Non seulement le président ne s'opposa pas à mon envie de retrouver Lola, mais il me le demanda.

15.

Le surlendemain, Louison me fit savoir que Poulard m'attendait au manoir, toutes affaires cessantes. Il me reçut dans sa roseraie sans doute pour atténuer la portée de ce qu'il allait me dire. José, le jardinier s'était respectueusement retiré pour nous permettre de discuter. Contrairement à son habitude, le président n'en vint pas tout de suite au sujet qui le préoccupait. Il préféra me présenter les dernières espèces de fleurs qu'il avait acquises. Il déambulait entre ses massifs, les mains croisées dans le dos, avec une sorte de mélancolie que je ne lui connaissais pas.

Et puis soudain, alors que nous nous trouvions devant un arbuste de roses rouges – Variété Étoile de Hollande, paraît-il – il s'arrêta net, se tourna vers moi :

— Il faut que tu y ailles, Sergio.

Je m'attendais à quelque chose, mais je n'avais pas prévu qu'il me le demande avec autant d'émotion. Il ne précisa rien, mais j'avais déjà compris sa pensée et il comprit que j'avais compris qu'il tenait à sa fille plus qu'à ses roses.

C'était certain : il me priait de partir à la rencontre de Lola, alors qu'il aurait pu s'y rendre lui-même. Je tentais une timide interrogation :

— Mais président comment… comment…

— Ne fais pas l'imbécile avec moi, Sergio… Elle ne m'aime pas. Elle ne m'écoutera pas. Si c'est moi qui y vais, elle risque de s'enfuir de nouveau et ce sera d'autant plus difficile de la retrouver.

Le nom de Lola n'avait pas été prononcé, mais il était présent entre nous deux. Après cet instant surréaliste, je décidai de revenir sur terre :

— OK, président. Je vais faire le déplacement jusqu'en Haute-Savoie, je trouve Lola et après… ?

— Après tu enregistres ce qu'elle veut et tu l'assures que je serai d'accord sur tout. Même si elle ne désire plus me voir, je ferai tout pour favoriser ses projets. Je sais que je te demande beaucoup Sergio, je te suis reconnaissant d'accepter. Je m'occupe de prévenir Legal.

En fait, je n'avais encore émis aucun accord, mais devant la peine de ce père, j'étais dans l'incapacité de décliner la mission qu'il me désignait. J'étais d'autant plus embarrassé que j'avais une folle envie de retrouver Lola, tout en sachant qu'elle pouvait n'éprouver aucun sentiment pour moi. Après tout, elle s'était enfuie sans s'inquiéter de mon attachement pour elle.

Le président conclut notre échange :

— Et bien entendu, tiens-moi au courant. Évidemment, je me charge de tous tes frais.

******

Heureusement, la trêve hivernale venait de débuter. Legal ne nous attendait pas à l'entraînement avant une huitaine de jours.

Pour traverser une grande partie de la France, il me fallait une voiture spacieuse. La Bentley grise qu'utilisait Lola ferait parfaitement l'affaire. Jo Poulard m'aurait permis de conduire n'importe quoi pour partir à la recherche de sa fille.

Nous étions à la veille de Noël. Une fois de plus, je ne vivrais pas la fin de l'année en famille. Je n'en étais pas spécialement désolé puisque – depuis bien longtemps – je n'avais plus de relations avec les fêtes religieuses pas plus qu'avec ceux qui furent les miens. Je promis de passer voir mes parents, mon frère et mes sœurs au début janvier. Ils ne me parurent pas affectés par ce retard. Seule Marina me manquait un peu.

Le lendemain de notre entretien, je m'embarquai. Louison qui semblait connaître la raison et la destination de mon voyage me salua chaleureusement.

— Prends garde à toi, gamin.

En passant par Lyon, je pris avec moi Guy Pardot, le détective privé qui avait retrouvé Lola. C'était un homme sympathique qui ressemblait à un Georges Clooney vieillissant et épaissi. Son boulot l'avait sans doute formé aux histoires familiales tordues. Il me confia que celle de Poulard faisait partie de sa routine, mais que la recherche de Lola et de son frère jumeau n'avait pas été

simple. C'est à Nice, chez un lointain cousin de la famille, qu'il avait pu obtenir l'information concernant la destination des jeunes gens.

Il s'était « contenté » de les localiser. Il ne les avait pas abordés, considérant que ce n'était pas dans sa mission. Il me conseilla fortement de faire preuve de diplomatie lorsque j'aurais Lola en face-à-face, pour ne pas faire fuir l'oiseau une nouvelle fois.

Nous arrivâmes à Samoëns vers huit heures du soir. Il avait neigé, mais les routes étaient bien dégagées. Poulard nous avait fait réserver deux chambres à l'hôtel des Rochers, non loin de celui dans lequel Lola et son frère s'étaient établis. Je convins avec le détective qu'il était trop tard pour passer à l'action. La nuit allait me permettre de réfléchir à la meilleure manière de rencontrer Lola et André sans les effaroucher.

Le lendemain, le soleil inondait la station. Des sapins factices ou non, des guirlandes, des étoiles ou des bilboquets brillants de toutes natures encombraient les vitrines et les rues. Les skieurs avec ou sans leurs ustensiles à l'épaule déambulaient sous leurs bonnets de couleur. Les anoraks rencontraient les pulls de laine : on riait, on se congratulait, on se tapait sur le ventre dans de grands éclats de voix. En un mot, la saison touristique battait son plein. Les restaurateurs contemplaient leurs terrasses avec satisfaction. À midi, le chiffre d'affaires serait excellent.

À dix heures, j'étais dans le salon-bar de l'hôtel du Soleil. Sur les fauteuils de cuir, j'avais adopté une posture décontractée et une mine confiante en attendant Lola que j'avais prévenue dès mon réveil. Elle ne parut pas aussi surprise que je le craignais. Pour le premier contact, nous avions convenu que le détective Guy Pardot resterait à l'écart.

Dès que je la vis, je me débrouillai pour élargir mon sourire. Au premier abord, je fus obligé de constater qu'elle était ravissante. En pantalon et pull blancs, visage hâlé et chevelure libre sur ses épaules, elle fit tourner toutes les têtes masculines. Elle se dirigea vers moi avec détermination. Je me levai poliment :

— Lola, je suis heureux de te revoir.

Je n'avais rien trouvé de plus chaleureux pour mes premiers mots.

Elle resta pantoise quelques secondes qui me parurent longues. Je me dis qu'il

allait falloir bosser dur pour dépasser la méfiance que je lisais dans son regard bleu. Après un instant de surprise, j'eus l'impression qu'elle cherchait la bonne attitude à adopter. Sa phrase de bienvenue fut un peu rude :

— Qu'est-ce que tu fous là, Sergio ?

Évidemment, je ne devais pas m'attendre à ce qu'elle saute de joie. J'arrivais comme un chien dans son jeu de quilles. Je lui devais des explications. Il fallait que je calme le dialogue, en évitant de parler tout de suite de son père :

— Écoute, Lola, tu es majeure, donc en droit d'aller où bon te semble. Mais nous, nous avons aussi le droit d'être inquiets. Tu n'as rien à craindre. Quoi que tu penses, quoi que tu envisages, je ne te gênerai pas. Je ne suis même pas mandaté pour te ramener. Nous cherchons à comprendre, c'est tout.

Je n'étais pas mécontentement de mon entame : elle était simple et claire. Elle prit quelques secondes pour formuler une réponse. Je retrouvai là son manque, volontaire ou non, de spontanéité.

— Sergio, je te fais confiance, mais… C'est compliqué.

— Vas-y, Lola, j'ai tout mon temps !

Elle s'enfonça dans le fauteuil et sembla chercher ses mots, en pesant chacun d'entre eux :

— Je me suis toujours demandé si Jo Poulard était mon père… Aujourd'hui, je me pose encore la question… Il m'a élevée, mais ce n'est pas forcément une réponse satisfaisante… J'ai beaucoup de doute sur l'identité de mes parents.

À ce point, elle leva la main en direction d'un serveur et commanda deux tasses de café.

— Je voulais connaître mon histoire à tout prix… je dois donc dire « notre » histoire puisque tu ne l'ignores sans doute pas, André est mon jumeau.

Je le savais puisque Poulard me l'avait révélé, mais rétrospectivement je me serais giflé. Comment moi, qui me flatte d'avoir le sens de l'observation, avais-je pu ne pas m'apercevoir que ce jeune dont je trouvais les traits falots et ternes lui ressemblait de très près ?

— J'ai donc commencé par interroger Poulard sur ma mère, ce qui l'agaçait

prodigieusement. Il a fini par me lâcher qu'elle était partie s'installer au Brésil avec un connard d'artiste et qu'il ne voulait plus en entendre parler.

— Et tu ne l'as pas cru…

— En fait, je ne savais pas, je te l'ai dit : j'ai beaucoup de doutes, aucune certitude. Dans le même temps, j'ai discuté avec Gustave. C'est le sage de la commune. Il connaît tout.

Une image se forma dans mes neurones. Un vieux, appuyé sur sa canne, qui passait ses journées sur le banc public situé en face de la mairie. Il était un des rares anciens à ne pas avoir participé aux rumeurs sur la disparition de Lola. Je me suis de nouveau giflé mentalement : j'aurais dû fréquenter plus souvent les pépés de la commune. Si certains connaissaient l'histoire de Longes, c'étaient bien les plus âgés.

Elle me confirma le récit de Louison à peu près dans des termes identiques. J'en déduisis que c'était le vieux garagiste qui lui avait parlé de Magali et de ses frasques et non pas Jo Poulard. Son supposé père n'avait pas jugé bon de lui raconter son passé.

Elle poursuivit :

— Poulard et Louison sont grosso modo du même âge. Pendant l'enfance et l'adolescence, ils s'entendaient comme larrons en foire. Leur duo était connu dans toute la ville. Ils faisaient les 400 coups, mais restaient dans le domaine de la légalité. Vers 20 ans, un garçon de cet âge s'est agrégé au tandem. Lui en revanche avait mauvaise réputation.

— Il s'appelait comment ?

— Raymond. Quelque temps plus tard, les trois tombèrent amoureux de la même fille, la dénommée Magali. Et bien entendu, ils se disputèrent. Bientôt, Magali se trouva enceinte. Elle ne voulut jamais révéler l'identité du père. Peut-être ne la connaissait-elle pas, d'ailleurs. Toujours est-il que le scandale fut énorme. Poulard et Louison s'entendirent entre eux, jurèrent de leur innocence et accablèrent Raymond sans véritable preuve. Le résultat fut que Raymond et Magali durent s'enfuir de la commune.

— Et tu penses que tu peux être l'enfant de Magali ?

— Je n'en sais rien. J'ai beaucoup d'interrogations à ce sujet. D'autant plus qu'en fouillant le bureau de Poulard, j'ai trouvé mon dossier d'adoption. J'ai été adoptée en bas âge, Sergio… enfin, nous avons été adoptés…

— Ce qui ne prouve toujours pas que tu sois la fille de Magali.

Je venais de comprendre que beaucoup de monde cherchait ce dossier, notamment les loubards qui avaient mis à sac l'atelier de Louison. J'étais désormais certain qu'il était dans l'enveloppe qu'elle m'avait laissée avant de partir et que j'avais cousue dans mes vêtements.

— Je vais t'aider, Lola.

Je dis ça sans réfléchir. En fait, Poulard, même s'il n'avait pas formulé sa demande ainsi, attendait que je lui ramène sa supposée fille. Et non pas que je m'implique dans sa recherche de parenté. Je craignis qu'elle me prie de me mêler de mes affaires, mais elle accepta mon soutien. J'en conclus que son périple devait l'avoir sérieusement fatiguée physiquement et moralement.

16.

Nous convînmes de poursuivre la conversation dans un restaurant, à l'écart de la commune. Je laissai la Bentley de côté pour louer un 4x4, car j'avais le pressentiment que nous allions devoir sillonner les sentiers montagneux de la région. Le prix demandé pour l'engin était un peu scandaleux, mais Jo Poulard paierait. À l'heure dite, je passai prendre Lola et son frère à leur hôtel. Vers 13 heures, nous nous attablâmes dans une auberge tranquille aux environs de Cluses.

Je profitai de l'occasion pour regarder plus précisément André. Sa ressemblance avec sa sœur m'avait complètement échappé. En fait, je n'avais prêté aucune attention à l'ancien ouvrier de Louison qui ne parlait pas beaucoup dans l'atelier. Il avait surtout le même regard profond et fascinant que Lola. La blondeur de sa crinière désordonnée accentuait la similitude entre les deux visages. Il me paraissait amaigri ; j'en déduisis qu'ils n'avaient peut-être pas mangé à leur faim durant leurs pérégrinations. Entre le frère et la sœur, une entente tacite semblait régner, mais c'était Lola qui menait la barque. André restait en retrait de la conversation.

Je commençai par présenter le détective Guy Pardot et dus avouer qu'il avait été payé par Jo Poulard pour localiser mes interlocuteurs. Je m'attendais à une réaction d'humeur de la part de Lola, mais elle eut l'air de prendre cette surveillance pour une marque d'intérêt de son père, ce que je jugeai sage.

J'appris qu'ils firent un long voyage à travers le pays pour retrouver Magali. Ils étaient arrivés dans la région depuis quelques jours en provenance de Nice où ils avaient bénéficié des conseils judicieux d'un lointain cousin de Louison. C'est là que le détective avait repéré leur trace.

Désormais, ils pensaient être tout près de celle qu'ils cherchaient. Ils avaient appris que la dénommée Magali vivait dans une sorte de communauté, installée dans un vaste chalet sur les hauteurs. Ils n'en avaient pas encore entrepris l'approche, se sentant un peu démunis pour s'engager dans une expédition montagnarde difficile. L'accès à cette maison était rude, il n'y avait pas d'autre choix que de grimper en altitude en s'équipant correctement. En outre, l'accueil qui les attendait dans cet endroit pouvait être très désagréable.

Lola était très partagée. D'une part, elle avait fait un long chemin, pris beaucoup de risques pour trouver son éventuelle mère. D'autre part, elle craignait cette rencontre. Les difficultés physiques pour arriver au chalet ne la rebutaient pas, en revanche elle redoutait davantage les conséquences psychologiques d'un face-à-face avec celle qui pourrait être sa parente.

— D'après la gendarmerie, il semble que Magali et son compagnon d'aujourd'hui vivent dans une communauté pas très nette, dit-elle.

— Tu penses à une secte, Lola ? demandai-je.

— Je n'en sais rien, mais je le sens mal.

Lola avait encore la possibilité d'arrêter leur road trip et de rentrer chez Poulard sans autre forme de procès, mais elle voulait aller au bout de la démarche quoiqu'il lui en coûte. Au cas où je n'aurais pas compris mon rôle, elle insista :

— Il va falloir que tu nous aides, Sergio.

Elle venait de prononcer les mots que je craignais. J'étais missionné pour la retrouver, éventuellement la ramener à son pseudo-père, mais je ne me sentais aucune légitimité pour régler les affaires plus ou moins claires de leur famille. Je n'étais pas un spécialiste des expéditions en montagne, mais je me trouvais dans l'obligation de m'adapter rapidement.

L'après-midi du même jour, je m'ouvrais de cette difficulté à Jo Poulard qui écouta attentivement mon rapport téléphonique. Il me parut très ému :

— Écoute Sergio : tu n'es peut-être pas de la famille, mais moi, je te considère comme mon fils. Fais ce qu'elle te demande, s'il te plaît.

La requête avait le mérite d'être claire. Une fois de plus, je ne vis pas le moyen de refuser quelque chose au président. Je dois avouer que, malgré ou à cause de mes craintes, j'étais également poussé par l'excitation que me procurait cette aventure. Et puis, pour tout dire, je n'avais aucune envie d'abandonner Lola si près du but.

Il restait à localiser la véritable cache de Magali et de son compagnon. En fait, le chalet où vivait la supposée Magali n'avait pas d'adresse au sens postal du terme. Guy Pardot se chargea de situer notre cible avec l'aide de la gendarmerie.

Les képis connaissaient l'endroit. Ils avaient déjà enquêté sur cette communauté. Ils désignèrent le lieu sur une carte, en précisant qu'il fallait prévoir une longue et pénible marche pour l'atteindre.

Il nous restait à monter une véritable expédition à quatre, car le détective insista pour en faire partie. Nous acquîmes les équipements nécessaires pour une escalade difficile. J'étais novice en montagne, mais je fis l'effort de me transformer en spécialiste au plus vite.

Le lendemain, la puissance de notre véhicule nous emporta dans des chemins à peine carrossables, jusqu'à une impasse qui se faufilait entre un régiment de sapins plus que centenaires. Comme nous l'avaient appris les gendarmes, nous nous trouvâmes soudainement devant une sorte de mur constitué de pierres et d'arbres couchés, le tout étant noyé de neige fraîche.

La température avait chuté, mais chaudement couvert, je me sentais bien et droit dans mes bottes. C'était comme si nous étions perdus dans un coin du pôle Nord. L'idée de voir surgir un ours blanc affamé m'amusa un instant. Un instant seulement. Après un départ assez aisé, la progression dans la neige fraîche devint beaucoup moins drôle. Guy Pardot, Lola et André soufflaient et souffraient en silence derrière moi, mais leur volonté était intacte. Personne ne parla de renoncer.

Au sortir d'une clairière, après trois quarts d'heure d'avancée, nous découvrîmes un immense chalet qui dominait fièrement la vallée sur trois étages. La plupart des fenêtres réverbéraient le rayonnement solaire.

Je ne me lassais pas de contempler la bâtisse, quand un sifflement suivi d'un ordre du détective mit fin brutalement à ma mine béate :

— Couchez-vous ! On nous tire dessus !

À plat ventre dans la neige, nous rampâmes, protégés par une colonie de sapins qui me semblèrent passer par là pour nous sauver la vie. Un deuxième claquement déchira l'air. Dix centimètres au-dessus de moi, un morceau d'écorce se détacha de l'arbre. Heureusement, mes compagnons firent preuve de sang-froid en se terrant derrière un repli de terrain.

Dans ce genre de circonstances, on hurle de peur ou bien on cherche à épargner sa peau. Nous choisîmes tous la seconde solution.

Des idées saugrenues me parcoururent l'esprit à la vitesse d'un courant électrique. Ma réputation d'aventurier me parut soudain bien surfaite. Je ne pus m'empêcher de penser que j'avais signé pour jouer au foot, pas pour me faire tirer dessus. Je commençais à me demander sérieusement ce que je faisais le nez dans la neige, à attendre une troisième salve de l'artillerie d'un cinglé. Car j'avais la conviction que seul un fou pouvait tenter d'assassiner de paisibles promeneurs dans ce coin perdu des Alpes.

Le silence qui succéda au deuxième coup de feu s'éternisait. Je résolus de me calmer et d'envisager la conduite à tenir. Mourir sur cette pente neigeuse ne me parut pas une fin souhaitable pour ma jeune carrière.

En risquant courageusement un œil à découvert, j'aperçus une silhouette massive et poilue qui me fit l'effet d'un ours particulièrement mal intentionné. Cet être informe qui semblait se dandiner sur place poussa une suite de violents jurons, puis une phrase complète :

— Foutez-moi le camp, bande de crétins ! Sinon la prochaine fois je ne vous rate pas !

Un regard de côté et je vis que notre détective donnait l'ordre de repli. Nous rampâmes à reculons, ce qui me rappela mes meilleures séances d'entraînement avec le légionnaire de Longes, responsable du physique de notre équipe. Après vingt mètres de ce douloureux exercice, Guy Pardot se redressa en laissant un genou à terre.

— C'est bon ! cria-t-il. Nous sommes hors de portée.

Je fis la dangereuse hypothèse qu'il avait raison, mais je n'en étais pas sûr. La bonne nouvelle était que l'homme-ours ne nous avait pas poursuivis puisque nous n'avions pas subi une troisième salve de son fusil. La mauvaise, c'est que nous devions ficher le camp sans avoir atteint notre but, puisque nous n'avions pas prévu les armes nécessaires à un combat militaire en haute montagne.

De retour à la voiture, trempés de la tête aux pieds, nous nous regardâmes bizarrement et silencieusement. Seule Lola eut le mot juste :

— C'est complètement dingue.

Nous étions partagés entre le soulagement d'avoir échappé à un sniper et la déception de ne pas être allés au bout de la démarche. Pendant le retour, chacun

resta plongé dans ses pensées. L'urgence était de se changer puisque nous tremblions de froid.

À l'hôtel, calmé et réchauffé, j'organisai un débriefing à quatre. Ce fut d'autant plus rapide que nous tombâmes vite d'accord sur une suite à donner :

— Il faut aller à la gendarmerie, conclut Guy Pardot.

Les gendarmes me semblèrent débordés par toutes sortes d'affaires concernant les vacanciers ou les locaux : vols, accidents, disputes… À l'intérieur de la brigade, l'atmosphère bruissait des cliquetis de claviers d'ordinateur et de quelques exclamations de citoyens mécontents que les militaires tentaient de dominer.

Nous dûmes attendre notre tour.

L'adjudant Robert nous reçut. Il avait l'air du vieux combattant qui ne s'étonne plus de grand-chose. La moustache noire en bataille et sourcil broussailleux, il nous écouta, puis comprit rapidement la situation :

— Vous avez pris beaucoup de risques. Nous surveillons ces gens depuis des mois. Cette fois-ci, ça commence à bien faire.

17.

Les gendarmes confirmèrent le soupçon de Lola. Ils avaient reçu des témoins qui pensaient que les occupants de la maisonnée dont nous avions été chassés à coups de fusil se comportaient comme une secte. Ils ne disposaient d'aucune preuve tangible, mais j'eus l'impression que le brigadier Robert voulait profiter de notre intervention pour en avoir le cœur net.

Le lendemain de notre demande, le gradé monta une expédition jusqu'au chalet. Nous étions douze : huit gendarmes et nous quatre. Le détective privé Guy Pardot n'était pas indispensable, mais il me confia qu'il était intéressé par ce qu'il allait se passer.

Répartis dans deux fourgons des forces de l'ordre, nous partîmes tôt le matin avant le lever du soleil. La montagne dessinait un paysage fantasmagorique à travers les premières nuées du jour. Pour un mec du Nord comme moi, habitué à l'ennui de la platitude, le panorama qui se déroulait sous mes yeux était fascinant.

Lorsque nous parvînmes à l'impasse où nous dûmes quitter les véhicules, le brigadier laissa deux hommes en couverture. Les dix autres personnes entreprirent la montée à pied jusqu'au chalet. En spécialistes de la montagne, les gendarmes étaient parfaitement équipés et plus rapides que nous. Nous suivions plus lentement, mais avec la ferme intention – à des titres divers – d'aller au bout de cette histoire.

À proximité du bâtiment, le brigadier Robert calma enfin le rythme, se cala derrière un sapin et lança une pierre au loin. Ce qu'il attendait se produisit immédiatement sous la forme d'un tir de fusil. Il mit ses mains en porte-voix :

— Artur ! Arrête, nous sommes la gendarmerie nationale.

Pour toute réponse, une deuxième salve souleva une gerbe de neige à nos pieds. Le brigadier Robert avait l'air de trouver ça normal. Il connaissait vraisemblablement les modalités d'accueil dans cet endroit. Une deuxième voix masculine se fit entendre :

— Artur, laisse-les monter !

Le gendarme se risqua le premier à découvert, avec des précautions de chat.

Ayant constaté que le tireur s'était calmé, il nous fit signe de la suivre en nous courbant. J'avoue que ces grimpettes montagnardes pesaient dans mes jambes, malgré mes entraînements sportifs. Lola et son frère avaient l'air de s'en sortir mieux que moi, sans doute poussés par leur motivation particulière.

La neige collait et marcher était pénible. Malgré plusieurs épaisseurs de vêtements, mes gants, ma cagoule, le froid commençait à me piquer durement. Nous avancions néanmoins vers le chalet illuminé. Il était planté au milieu des sapins, le toit recouvert d'une imposante couche blanche ; nous avions l'impression d'une vraie carte postale de Noël. Chemin faisant, je me demandais comment on avait pu construire cette merveille dans un endroit aussi difficile d'accès. Plus tard, j'apprendrais qu'il s'agissait de l'œuvre d'un milliardaire russe qui n'avait pas eu l'occasion d'en profiter, puisqu'il purgeait une lourde peine de prison pour avoir déplu au maître du Kremlin.

Il nous fallut encore une demi-heure pour atteindre la plate-forme sur laquelle donnait la porte de la bâtisse. Un escalier métallique, sur le côté du chalet, montait à l'étage.

Une femme nous attendait devant l'entrée, les bras croisés sur sa vaste poitrine. Seuls ses cheveux noirs et ses yeux durs émergeaient de son écharpe rouge. Elle avait passé une sorte de manteau gris par-dessus son pull blanc. Lorsqu'elle parlait, un son rauque sortait de sa bouche et ses paupières clignotaient. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle ne semblait pas ravie de notre visite.

Elle crut bon de nous accueillir avec ironie :

— Brigadier Robert ! Quel plaisir ! Voilà longtemps que nous ne nous sommes pas vus. Entrez avec vos invités, nous serons mieux à l'intérieur !

Le brigadier laissa un gendarme à l'extérieur par précaution. Nous emboîtâmes le pas de notre hôtesse avec circonspection.

Nous débouchâmes sur un vaste salon qui, avec le coin cuisine, remplissait toute la surface du chalet au sol. Sur le petit côté, une cheminée en action diffusait une chaleur bienvenue. Sur les murs, la décoration traditionnelle dans un repaire de montagne : piolets croisés, cordes enroulées, photos de sommets enneigés et d'alpinistes posant sur le toit de leur conquête. Devant nous une série de fauteuils profonds, dont certains étaient couverts de journaux ou de sacs

plastiques. Dans un coin, un téléviseur de type ancien.

Le brigadier prit la direction de la conversation, en se dispensant des politesses d'usage.

— Madame Borin, je vous signale que je dispose d'une commission rogatoire du juge. Cette démarche repose sur un soupçon de manipulation mentale et abus de faiblesse. C'est tout pour le moment. En clair, Madame, certains villageois pensent que vos activités sont sectaires. J'ai des témoignages sur ce sujet.

— C'est complètement fou, brigadier ! répliqua notre interlocutrice. Je tiens une maison d'hôtes honnête et légale ! J'ai toutes les autorisations de la préfecture.

— Nous verrons cela plus tard, Madame Borin. Nous allons interroger vos pensionnaires un par un. Je souhaite d'abord parler à l'homme qui a ordonné à votre garde de ne pas nous tirer dessus.

La femme se permit un rire discret :

— Ha ! ha ! Ne craignez rien, brigadier, Artur n'est pas méchant, il n'a jamais tué ni blessé personne. Il nous sert à éloigner les voleurs. Je vais vous chercher Ben, c'est notre majordome, je crois que c'est lui que vous voulez voir.

Un grand gaillard apparut. Il semblait sortir d'une revue touristique pour la montagne. Blond, yeux bleus, dentition parfaite, il se mouvait avec aisance dans un vaste pull rouge qui ressemblait à celui des professionnels de la piste. Son allure était joviale et souriante.

Le brigadier enchaîna après que le géant eut pris place :

— Vous êtes Benjamin Ouvrard ?

— Exactement, brigadier.

— Quelles sont vos fonctions ici ?

— Je fais à peu près tout : les courses, le ménage, la vaisselle, le petit bricolage et je tâche de répondre aux problèmes des adhérents.

— Et pour la cuisine ?

— Les locataires préparent leurs repas, ils peuvent être aidés par madame

Lefort. C'est une femme de ménage qui nous seconde, je vais la chercher le matin et je la ramène le soir.

— Avec quel véhicule ?

— Nous utilisons une espèce de tracteur des neiges très pratique. Je peux vous montrer si vous voulez.

— Nous verrons ça plus tard.

On venait de passer les préliminaires, on allait entrer dans le dur. Le gendarme Robert me semblait exaspéré par l'air ravi et tranquille de son interlocuteur.

— Monsieur Ouvrard, avez-vous déjà été témoin de réunions de locataires dans cette maison, de rassemblements qui auraient pu ressembler à des sortes de prières de rue.

— Jamais de la vie, brigadier, ce n'est que pure invention de ceux qui nous veulent du mal.

— Monsieur Ouvrard, d'après mes informations, vous avez été inquiété dans une affaire de harcèlement sexuel dans un club de vacances, en Autriche…

— Affaire classée sans suite, brigadier. Elle était fondée sur des médisances.

Visiblement, le gendarme tenait à faire savoir à ses interlocuteurs qu'il avait pris des renseignements sur eux et que – par conséquent – il ne se laisserait pas raconter n'importe quoi.

— Soit ! Monsieur Ouvrard, diriez-vous que les personnes qui sont hébergées ici le sont de leur plein gré ?

— Bien évidemment, brigadier, chacun est libre d'aller et venir et de quitter la maison s'il le veut. Cette semaine nous avons eu deux départs et nous avons pu accueillir deux nouveaux venus !

— Monsieur Ouvrard, comment expliquez-vous que les séjours que vous proposez ne figurent dans aucun guide touristique ?

Nouveau sourire ironique de l'homme qui avait visiblement prévu les questions du gendarme.

— Parce que ça fonctionne par le bouche-à-oreille, brigadier et croyez-moi, ça

marche beaucoup mieux, pour beaucoup moins cher.

— Monsieur Ouvrard, je constate que vous portez un bracelet sur lequel sont dessinés des signes cabalistiques…

— Un souvenir rapporté des Indes par une copine qui m'en a fait cadeau, brigadier.

Le gendarme se retourna vers celle qui se présentait sous le nom de madame Borin.

— Madame, nous allons procéder à l'interrogation de tous vos pensionnaires. Un par un. Je vous prierais de me laisser seul avec celui ou celle que je questionnerai. Pendant ce temps-là, deux de mes hommes vont fouiller votre établissement.

Le gendarme fit un geste discret à deux de ses agents qui s'esquivèrent à l'étage en grimpant un escalier de bois qui avait tout l'air d'une échelle améliorée.

— Monsieur Ouvrard, je vous demande de faire venir la première personne.

Je profitai de ce changement pour me glisser près du brigadier. Lola commençait à donner des signes d'impatience. C'était l'instant qu'elle attendait d'un face-à-face avec celle qui pouvait être sa mère. À ce moment-là, d'après ses regards, je devinai qu'elle soupçonnait la tenancière des lieux d'être Magali. Je proposai que cet entretien se déroule hors du chalet pour écarter toute écoute indiscrète.

Le brigadier s'adressa à la femme qui nous avait accueillis :

— Madame Borin, veuillez suivre ces messieurs et mademoiselle dehors.

Nos quatre silhouettes soigneusement emmitouflées se firent face dans la neige. J'avais le bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils, un peu froid néanmoins, et surtout l'envie d'entrer au plus vite dans le cœur du sujet. Aussi attaquai-je sans préalable :

— Madame Borin, ces jeunes gens ici présents, Lola et André, ont fait plusieurs milliers de kilomètres pour vous voir. Ils ont des raisons de penser que vous pourriez être leur mère. Qu'en dites-vous ?

Mon interlocutrice me répondit d’un regard effaré. Je sus instantanément que nous faisions fausse route.

18.

Dans tous les sens de l'expression, des nuages noirs s'amoncelaient devant nous. Comme souvent en montagne, le temps se couvrit rapidement. Un long moment de silence s'établit entre nous quatre. Comme un poisson effaré, la femme ouvrit la bouche, la ferma puis la rouvrit :

— Vous êtes complètement fou, jeune homme ! Je n'ai jamais eu d'enfants. Et d'abord de quel droit me posez-vous…

— Si vous préférez, je peux faire en sorte que les gendarmes vous les posent.

Lola trépignait, elle paraissait à bout de nerfs. N'y tenant plus, elle intervint :

— Madame ! Mon frère et moi avons fait des milliers de kilomètres à la recherche de notre parenté ! Alors, répondez s'il vous plaît : il y a vingt ans, vous appeliez-vous Magali et résidiez-vous en Normandie ?

La femme partit d'un rire mauvais :

— Ha ! Ha ! C'est Magali qui vous intéresse ? Il fallait le dire tout de suite ! Vous n'allez pas être déçue, c'est une de nos locataires. Je vais vous la présenter.

Nous entrâmes de nouveau dans le chalet en suivant la tenancière de ce curieux endroit. Le brigadier terminait un premier interrogatoire. Je le mis rapidement au courant de notre bref entretien avec la responsable des lieux, vers laquelle il se tourna :

— Madame Borin, je vous prie de faire venir la personne prénommée Magali.

D'un regard, elle délégua cette tâche à son majordome. Le gendarme Robert en profita pour avancer dans son investigation :

— Madame Borin, depuis quand hébergez-vous cette dame ?

— Depuis dix ans environ, cette femme et son compagnon ont été nos premiers locataires. Depuis ils ne nous ont plus quittés. Nous sommes amis maintenant.

Je ne pus m'empêcher de sursauter :

— Vous parlez du conjoint de Magali, madame. S'est-il nommé Raymond à

un certain moment de sa vie ?

— Je n'en sais rien, jeune homme, figurez-vous que tous ceux qui vivent ici sont les bienvenus, nous ne nous livrons pas à une enquête approfondie sur leur passé. Par bonté d'âme, nous employons cet homme comme garde de sécurité ! Le job n'est peut-être pas tout à fait légal, mais il s'agit d'un geste de bienfaisance et il assure notre tranquillité.

J'échangeai un regard avec Lola qui venait de comprendre à l'instant que Raymond, c'était Artur et que nous avions failli prendre une balle de la part du conjoint de Magali lequel était peut-être son père ! André semblait ailleurs.

Un pas lourd et hésitant se fit entendre dans l'escalier. Magali apparut suivie du majordome. J'avais imaginé, d'après mes calculs, une personne dans la soixantaine. J'avais devant moi une silhouette qui avait peut-être cet âge, mais qui en paraissait dix de plus.

C'était une vieille femme aux cheveux blancs tirés en chignon. Elle se déplaçait difficilement en s'appuyant sur une canne avec laquelle elle martelait le sol. Ses mains tremblaient beaucoup. Ses yeux très clairs, constamment ébahis, nous découvrirent avec étonnement, mais sans crainte. Lola semblait subjuguée par cette frêle silhouette. Madame Borin invita Magali à s'asseoir dans un fauteuil.

— Soyez tranquille, Magali ! Ces messieurs-dames ont quelques questions à vous poser et vous pourrez regagner votre chambre. Ne vous inquiétez pas.

Le brigadier Robert prit l'initiative :

— Madame, je suis le brigadier Robert. Si j'en crois mes informations et vos papiers, vous êtes Magali Sapon, née à Quevilly en 1957, de père et de mère inconnus.

— Euh… 1957, dites-vous… oui, enfin peut-être commissaire !

— Brigadier !

— Madame, je suis obligé de vous poser des questions qui peuvent vous sembler difficiles. Reconnaissez-vous avoir donné naissance en 1989 à des jumeaux en Normandie ?

L'interrogée respecta un long moment de mutisme en nous dévisageant les uns

après les autres. Le gendarme insista :

— Avez-vous compris ma demande ?

— Ah bon ?.... Je ne sais pas, c'est tellement loin, briga… commissaire.

— Madame, je vous prie d'observer ces deux jeunes gens et de vous concentrer !

Un nouveau silence suivit. Le regard de la femme allait de Lola à André puis semblait se perdre à terre.

— Des jumeaux… oui, c'est ça, je me souviens, j'ai eu des jumeaux. Enfin… je crois.

Lola prit l'initiative :

— Jo Poulard, c'est un nom qui vous dit quelque chose, madame ?

Elle se mordit les lèvres se rendant compte qu'elle avait donné du « madame » à celle qui pouvait être sa mère.

La femme commençait à s'agiter :

— Jo ! Mais qu'est-ce qu'il lui arrive ? … Vous connaissez Jo… Et Louison et Raymond et…

— Et qui, madame ? lança vivement Lola.

Je pris le relais avec le maximum de précautions :

— Madame, vous avez dit que vous aviez donné naissance à des jumeaux. Qui était le papa de ces enfants ?

— Jo… Louison… Raymond… et comment déjà ?

— Madame, ces jeunes personnes ne peuvent pas avoir plusieurs pères biologiques…

Le mot « biologique » sembla la perturber. Soudain elle se pencha en avant, elle enserra sa tête entre ses mains et balbutia :

— Laissez-moi, laissez-moi… Jo… je ne sais plus !

Désormais, elle sanglotait. Le brigadier nous fit signe d'interrompre

l'interrogation :

— Madame, nous allons vous raccompagner dans votre chambre !

La majordome s'en chargea en la soutenant. Nous assistâmes à la suite des investigations du brigadier Robert, à la fin desquelles nous prîmes le chemin du retour. D'après ce que j'avais entendu, je n'avais pas l'impression que la dizaine de locataires – des personnes âgées pour la plupart – fussent endoctrinées par un quelconque mouvement sectaire. Le gendarme avait un doute sur trois d'entre elles qui lui avaient parlé de « l'âme suprême » en désignant la tenancière du chalet. Cette dernière avait répondu que ces gens avaient perdu une partie de leurs facultés mentales et qu'ils la prenaient pour leur mère. « Âme suprême », c'était une sorte de surnom amusant, mais ça n'avait rien de mystique… Le brigadier Robert exigea de voir les comptes de la maison. Il interrogea chacun sur les loyers qu'il payait. Il semblait perplexe et conclut qu'il demanderait au juge des expertises psychiatriques pour éclaircir les quelques cas qui lui avaient paru troubles, notamment ceux de Magali et Artur.

Nous revînmes à Samoëns vers 20 heures. En conduisant Lola et André à leur hôtel, je programmai un débriefing pour le lendemain neuf heures dans le salon de mon établissement. Je misais sur la nuit pour ordonner mes idées.

— Nous avons tous besoin de réfléchir à ce qui s'est passé, dis-je doctement.

Dans ma chambre, je fis un long rapport téléphonique à Jo Poulard.

— Sergio, me répondit-il. Tu as fait ce que tu as pu et même bien plus. Je t'en serai éternellement reconnaissant. La dernière chose à faire, maintenant, c'est de rentrer en me ramenant Lola et André ! Je compte encore sur toi !

Avant de retrouver les jumeaux, le lendemain, j'éprouvais le besoin de faire le point avec le détective qui ne lâchait pas l'affaire. Je tenais pour probable que la femme rencontrée dans le chalet était bien la mère de Lola et André. Ce n'était pas une certitude, mais son trouble et les quelques mots qu'elle avait prononcés ne laissaient guère de place au doute.

La suite dépendait désormais de Lola. Voulait-elle aller plus loin dans la recherche ? Souhaiterait-elle qu'on ramène sa mère avec elle ?

Je ne pensais pas qu'elle ait envie de revenir chez Jo Poulard puisqu'une question clé n'avait pas encore reçu de réponse : qui était le père des jumeaux ?

Un autre mystère irrésolu me triturait l'esprit : dans le discours chaotique de la vieille, j'avais eu la sensation qu'un quatrième larron avait côtoyé le trio Jo-Louison-Raymond. Qui était cet intrus ? Lola avait-elle perçu cette hésitation dans la conversation ?

Pour ce qui est de la recherche de son géniteur, les investigations n'étaient pas simples. J'avais l'impression, d'après toutes mes informations, que dans les années 1970, les hommes qui n'avaient pas connu Magali bibliquement devaient être rares. Pour identifier son père avec une quasi-certitude, il restait à Lola une solution qui nécessitait que tout le monde se prête à un test de paternité. Jusqu'ici, Lola s'y était refusé au prétexte que l'intéressé devait avoir de l'honneur et se dénoncer sans l'aide de la médecine.

Lors de notre discussion, je l'informai que Jo Poulard aurait souhaité que je la ramène à Longes. Je lui posai la question de son retour en connaissant sa réponse. Compte tenu des incertitudes qu'elle avait encore à l'esprit, elle avait décidé de rester dans la région, le temps de trouver une place dans un établissement spécialisé pour sa supposée mère. Quant à Raymond, c'est-à-dire Artur, elle ne savait pas qu'en faire. Elle voulait attendre les résultats de l'expertise psychiatrique.

Au moment où nous nous séparâmes, elle me dit qu'elle ferait en sorte que les « possibles candidats » se soumettent à des tests de paternité, c'était désormais la seule solution envisageable. Le plus dur serait de convaincre Raymond, mais elle ne renoncerait pas. Je m'en retournai en Normandie, à la fois inquiet et admiratif pour son obstination. Une chanson me tourna dans la tête pendant tout le voyage : aurais-je fait de même à sa place ?

19.

Jo Poulard fut déçu que je revienne à Longes sans Lola et André. Mais il comprit vite les raisons invoquées par celle qu'il considérait encore comme sa fille. Il accepta même l'idée d'un test de paternité qu'il avait refusée jusqu'ici. Quant à moi, il me fallut reprendre le cours de mes affaires footballistiques. Le championnat avait déjà recommencé après la trêve hivernale. Legal, qui avait été chapitré par le président ne me reprocha pas mon absence. Cependant, mes écarts gastronomiques lors de mon voyage avaient provoqué un surpoids incompatible avec un haut niveau sportif. Je dus me soumettre à de nombreuses séances d'entraînement supplémentaires par rapport à mes camarades.

Je récupérai assez vite et assez bien toute ma vélocité. L'équipe enchaînait les victoires grâce aux recrutements de l'été précédent. Legal et les supporters étaient ravis, la presse locale nous prédisait un grand avenir.

Trois semaines plus tard, Lola et André revinrent à Longes. Ils furent accueillis au Manoir. Je n'assistai pas aux retrouvailles entre Jo et « sa fille », mais j'imaginai qu'elles furent émouvantes. Dans les jours suivants, on vit en effet un président transfiguré, volubile, bavard… en un mot : heureux. Je lui dis que son sourire me rassurait. Il me répondit en posant une main plus fraternelle que paternelle sur mon épaule.

À la mi-janvier, Lola frappa une nouvelle fois à ma porte. L'air indifférent à son entourage que je lui avais connu n'était plus d'actualité. Elle était visiblement fatiguée, mais toujours très volontaire. Je la sentais désormais très investie dans son aventure familiale… Ce jour-là, elle avait surtout envie de « débriefer » son déplacement en Haute-Savoie. Elle s'installa sans façon sur mon lit et se mit à raconter la suite des péripéties de son voyage après que je l'eus laissée pour rentrer. Elle avait trouvé un hébergement spécialisé pour sa supposée mère. Convaincre Raymond de l'accompagner fut difficile, le prier de se soumettre à un test de paternité, encore plus, mais elle avait réussi. L'examen s'avéra négatif. Elle ne baissait pas les bras pour autant.

Demander à Louison d'accepter cet examen ne fut pas simple non plus. Lola sollicita mon assistance. Il fallut ruser pour aborder l'ancien dans un de ses rares moments de repos. Le dimanche au sortir de sa sieste me parut l'instant où il semblait le plus accessible.

Je débutai en lui racontant les vicissitudes de notre pérégrination savoyarde en raccourcissant un peu. J'insistai sur la peine que se donnait Lola pour retrouver sa parenté. Lorsqu'il fut question d'un test, le vieux bougonna. Lui rappeler qu'il avait sans doute fait partie de la cohorte des soupirants de Magali ne lui plut pas du tout. Il commença par nier, puis concéda une parcelle de vérité :

— Pourquoi remuer tout ça, gamin ? Ce sont des trucs d'autrefois… Foutez-moi la paix.

Nous dûmes battre en retraite. Un seul homme pouvait le convaincre : Jo Poulard. Lola insista longuement auprès de lui pour qu'il parle au garagiste. L'entretien entre les deux anciens copains eut lieu sans nous. Le président avança probablement des arguments que nous ignorions, car Louison finit par céder.

Au début février, Lola disposait des trois tests de paternité correspondant aux trois prétendants au titre de père des jumeaux.

Problème : aucun d'entre eux n'était positif, ce qui plongea Lola et André dans un profond désarroi. Un quatrième larron avait donc « rivalisé » dans les années 1970, avec le trio Jo-Louison-Raymond. Je participai à leur déception, tout en rencontrant une difficulté à me sentir concerné. J'avais la tête plutôt tournée vers mon avenir sportif.

******

Je me concentrais désormais sur la poursuite du championnat. Je n'oubliais pas que ma carrière allait prendre un virage avec mon recrutement par un club professionnel.

Je voyais régulièrement Lola, soit au stade, soit au garage. Vis-à-vis des autres, elle donnait l'impression de se refermer sur elle-même, retrouvant une attitude de marbre comme celle qu'on lui avait connue. Chacun pensait que son comportement s'expliquait par les difficultés qu'elle rencontrait dans sa recherche de paternité. Cependant, dans nos discussions, elle me semblait plus déterminée que jamais à aller au bout de sa démarche. Victor constata avec admiration que j'avais réussi « l'exploit » de gagner sa confiance.

Désormais, les péripéties de l'aventure de Lola étaient suivies et commentées dans toutes les chaumières de Longes. Des souvenirs enfouis émergeaient : les langues des anciens se déliaient peu à peu. Ils répandaient des anecdotes sur la vie scabreuse de Magali et de ses amants. Chacun d'entre eux savait que dans les années 65-75, les amoureux de la jeune femme étaient nombreux. Trois étaient connus : Jo, Louison, Raymond, mais les confidences des plus vieux de la commune ne laissaient planer aucun doute : d'autres prétendants avaient aussi fréquenté la belle.

Le « feuilleton Lola » animait désormais toutes les conversations.

Certains habitants s'en tenaient aux faits, mais les commères ne pouvaient pas s'empêcher de « broder » un peu. La « fuite », puis le retour de Lola furent analysés sans complaisance. Celles qui avaient parié pour une affaire amoureuse ne désarmèrent pas. Certes, elles ne pouvaient pas parler des éventuels soupirants de Lola, en revanche elles ne se gênaient pas pour dauber tranquillement sur le compte de sa supposée mère. Les principales cancanières rapportaient que d'après les historiens de la commune, « seuls les trains de la SNCF » ne lui étaient pas passés dessus.

La plupart des bavardes plaignaient Lola et André. Chaque fois qu'ils paraissaient dans un commerce du centre-ville, un silence affligé tombait sur les conversations entre clientes.

La solution – ou plutôt l'esquisse d'une solution – vint de Bernard que tous les gamins surnommaient Bernardo. Il était l'un des vieux qui avaient connu le mieux le trio Jo-Louison-Raymond. Je me reprochais de ne pas l'avoir interviewé plus tôt. Il ne pouvait pas ne rien savoir sur le passé des habitants de Longes.

Bernard était chargé de l'entretien de l'école communale. Les gamins l'avaient surnommé Bernardo. En fait, il avait légèrement dépassé l'âge de la retraite, la municipalité avait donc recruté un nouveau venu pour occuper le poste. Cependant, moyennant une modeste rétribution, le maire avait laissé Bernardo en fonction comme « adjoint » du nouveau titulaire. C'était un geste de bienfaisance, en reconnaissance des services rendus. Chacun savait que Bernardo, seul dans la vie, pouvait tomber en dépression en même temps qu'en inactivité.

Bernardo n'avait donc aucun travail, il passait toutes ses journées assis sur une

chaise rempaillée devant les écoles. Du lever au coucher du soleil, il saluait les gamins et les parents qui venaient chercher leur enfant à la sortie des classes. Il connaissait chacun par son nom et tous le connaissaient.

Je décidai Lola à le questionner. À son air malin, j'eus l'impression que Bernardo attendait patiemment que nous l'interrogions. Il devait être au courant des démarches de Lola, puisque toute la ville était au courant. Son visage à la peau parcheminée était dévoré de pilosités blanches. Quand je lui exposai le motif de notre visite, ses yeux noirs s'illuminèrent. Puis il éclata d'un rire curieux :

— Ah ! Les amoureux de Magali… Tous les hommes en rêvaient ! Il faut dire qu'elle ne refusait pas la compagnie, la Magali. Beau brin de fille, en vérité !

J'insistai un peu :

— Bernardo ! Pouvez-vous nous en dire plus sur ses amoureux ? C'est important : Lola et André ont besoin de retrouver leur vrai père.

Il me cita ceux que nous connaissions déjà.

— C'est tout ?

Il respecta une pause, son regard se perdit au loin, puis dans une sorte de souffle rauque :

— Il y avait bien… Ce ruffian de Bottazzi ! Ce rital… ce voleur… il flanquait le bordel partout !

Un frisson d'aise me parcourut. Il y avait donc bien un quatrième « suspect ». Un Italien, en plus ! L'immigration italienne dans les années 1950-1960, ça me connaissait, j'en étais issu.

Nous amenâmes Bernardo à une table du café des sports de manière qu'il se sente en confiance. Je voulais qu'il nous parle en détail du dénommé Bottazzi, Lola aussi. Elle l'interrogea directement :

— Bernardo, qu'est-ce qu'il est devenu, Bottazzi ?

— Tu risques d'être déçue, fillette.

— Bernardo, quelle que soit la vérité, dis-nous tout !

Nous apprîmes que, dans les années 1970, Mattias Bottazzi était le chef d'une bande de blousons noirs qui écumait la région. Au début, ils se contentaient de chahuter et de faire du bruit avec leurs deux-roues. Dans les rues de la ville, Magali s'affichait à son bras sans vergogne. Elle avait délaissé son trio d'admirateurs habituels : Jo, Louison et Raymond auxquels elle reprochait leur pusillanimité. Partout, elle clamait que Bottazzi « en avait » et qu'il deviendrait un homme riche et respecté.

En fait, le type en question était ambitieux et inculte. Ses méfaits prirent de plus en plus d'ampleur. À la fin, il s'acoquina avec une bande de petits gangsters de la région. Il se fit appréhender par la police lors d'un hold-up qui tourna mal et connut son premier séjour en prison.

À sa sortie, vers 1985, il promit de s'amender. On le retrouva dans différents commerces et en particulier, dans une grande casse automobile. Ensuite, avec des fonds dont on ignorait l'origine, il avait investi dans l'immobilier d'une manière plus ou moins légale et avait apparemment fait fortune. Selon les informations de ceux qui l'avaient croisé, il serait installé, au moment où nous parlions, dans une propriété de luxe entre Valognes et Cherbourg.

Bernardo conclut en nous mettant en garde : le Bottazzi qu'il avait connu était un homme rusé et sans morale. Il pourrait être violent.

20.

Notre discussion avec Bernardo me rendit de bonne humeur : un voile se déchirait qui allait peut-être permettre une progression dans la résolution du problème de Lola.

Mon optimisme dura peu. Quelques jours plus tard, un nouveau souci me tourneboula. Je reçus un mail de Marina qui me rendit compte longuement de ses déboires conjugaux. Son compagnon était devenu violent et la tabassait régulièrement. J'en fus sidéré : l'idée que ce gros lourd avait porté la main sur elle me révulsa. J'étais partant pour lui casser la figure. Au téléphone, je le fis savoir à Marina, mais elle m'en dissuada. Elle avait porté plainte et s'était réfugiée dans un établissement pour femmes battues. Je lui dis qu'il fallait prendre plus de précautions. Des types comme son « ex » étaient capables de tout.

Je décidai d'aller la chercher et de l'installer dans un petit hôtel aux environs de Longes de manière à avoir l'œil sur elle. Elle avait beaucoup changé. Je l'avais connue active et déterminée. Elle était devenue désabusée, fatiguée, léthargique. Je fis de mon mieux pour être présent auprès d'elle, mais elle s'exprimait peu sur ce qu'elle avait enduré. Je crois qu'elle craignait surtout de voir resurgir son ex-conjoint, bien que celui-ci ait désormais l'obligation de ne pas l'approcher. J'avais prévenu mes amis Victor et Métay, qui pouvaient servir si j'en venais à me battre physiquement.

J'eus la bonne idée d'évoquer sa situation devant Lola qui prit ma sœur en affection et parla de ses problèmes à son père adoptif. Jo Poulard offrit sans hésiter l'hospitalité de son manoir à Marina.

— Désormais, ta sœur est sous ma protection, Sergio !

******

La volonté de Lola ne faiblissait pas : elle continuait à remuer ciel et surtout terre pour connaître son père biologique. La recherche de la retraite de Bottazzi lui demanda peu de temps, mais il ne se cachait pas sur Internet.

Jo Poulard et moi avions l'impression que cet homme pouvait être dangereux. Aussi, nous prêchâmes la patience à Lola, mais elle était décidée à aller au plus vite débusquer Bottazzi dans son antre pour exiger des comptes de la part de celui qui pouvait être son parent. Devant l'entêtement de sa « fille », le président me pria de l'accompagner. Jo Poulard avait, à ce moment-là, acquis une notoriété médiatique telle qu'il ne pouvait se permettre de rencontrer un homme qui était probablement un gangster. Un paparazzi trop indiscret pouvait le pousser dans une nouvelle histoire judiciaire.

J'étais impliqué dans cette histoire jusqu'au cou et je ne pus – une fois encore – refuser mon assistance. Je voulais attendre la fin de la saison de foot, mais Lola était pressée. C'est donc par un beau matin du mois d'avril, alors qu'il restait deux matchs à disputer, que je m'embarquai avec elle pour discuter avec Bottazzi chez lui, dans le Cotentin. André déclina l'invitation. Il avait retrouvé son père d'adoption, ce qui lui suffisait. Louison l'avait repris au garage, en plus de ses deux apprentis.

Lorsque notre Jaguar franchit le portail de la demeure que Lola avait repérée sur Internet, je poussai une sorte de gémissement d'émerveillement. Quand on avait fréquenté les barres de HLM de la banlieue d'Amiens, découvrir un habitat d'un tel luxe était une expérience extraterrestre. Nous étions devant un véritable château, sur trois étages, comme on en voit dans les films historiques. La cour d'honneur était entourée de corps de bâtiments. Il me sembla distinguer une ferme et des écuries sur la gauche, une chapelle sur la droite. J'eus l'illusion que le maître des lieux allait débouler sur son cheval.

Tout autour s'étendaient un parc, des prairies et un étang sur lequel s'ébattaient quelques volatiles. Au loin, une gerbe d'eau s'élevait haut au-dessus d'une mare.

Après réflexion, nous avions décidé de ne pas prendre rendez-vous. Bottazzi aurait pu nous le refuser ou nous faire recevoir par un second couteau.

Du coin de l'œil, je surveillais la réaction de Lola. Elle me parut à la fois complètement indifférente à l'environnement et très concentrée tant elle était pressée de rencontrer Bottazzi. Une sorte de valet de pied se précipita pour nous ouvrir les portières de notre voiture. Il nous pria poliment de le suivre. Nous grimpâmes l'escalier qui conduisait au bâtiment principal.

Pour ma part, je tentais de ne pas me laisser impressionner par le luxe du hall

d’entrée en dépit de la beauté des mosaïques au sol, des fresques au plafond et du marbre omniprésent.

Un majordome au style emprunté nous installa dans un grand salon lumineux. Boiseries, tableaux, parquet, cheminée, moulures, tout respirait un faste inouï à côté duquel le « manoir » de Poulard nous parut être une aimable maisonnette campagnarde.

Alors que nous étions enfoncés – voire engoncés – dans des fauteuils au tissu imprimé de décors champêtres, l’individu que nous étions venus voir surgit dans notre dos sans bruit, comme un chat.

J’avais imaginé Bottazzi comme une sorte de parrain grassouillet, le regard noir et le cigare au bec. C’était le contraire. L’homme était grand, avait des membres longs, le visage anguleux et le front haut. Instinctivement, je cherchai une ressemblance avec Lola et, malheureusement, je la trouvai. Il avait la même façon de froncer les sourcils et d’avancer ses lèvres charnues. La différence était que, pour Lola, c’était charmant ; chez lui, c’était plutôt inquiétant.

Il parlait d’une voix monocorde, nette, sans inflexion.

Il s’installa en face de nous et laissa planer un long silence pendant lequel il scruta attentivement Lola qui eut le courage de ne pas baisser le regard et d’attendre patiemment la suite. Nous ne nous étions pas présentés, mais j’eus l’impression qu’il avait pris des renseignements sur notre compte.

— Écoutez bien, jeunes gens, ne tournons pas autour du pot, je sais parfaitement qui vous êtes. Heureusement, j’ai de solides réseaux d’information.

Content de son entame, il se servit un verre sans nous proposer quoique ce soit. Il avait décidé d’être odieux. L’irruption de sa fille dans son existence le dérangeait profondément. Quant à ma petite personne, elle lui était de toute évidence absolument insupportable.

— Toi, mon cher ami, dit-il en me pointant du doigt, pour une raison que j’ignore tu es allé te mêler d’affaires qui ne te concernent pas. Je pourrais te faire foutre dehors. Le mieux c’est que tu reprennes tes crampons et que tu ailles taper dans ton ballon. Je ne voudrais pas avoir à le répéter.

Je me sentis nettement insulté, alors je tentai une réplique vouée à l’échec.

— Monsieur Bottazzi…

— Quant à toi, Lola… tu t'appelles bien Lola, n'est-ce pas ? Il est bien probable en effet que je sois ton père et celui de ton frère. Quand j'y pense… Magali, quelle tache ! On va mettre ça sur le compte d'une erreur de jeunesse. Il est vrai qu'à l'époque, je faisais un peu n'importe quoi ! Je n'étais même pas amoureux de Magali, je m'en servais pour faire le malin devant mes copains. À propos que devient ce vieux Jo ? Si j'en crois les gazettes, il a bien fait son chemin, lui aussi. Ha ! Ha !

Il prit encore un instant pour observer le visage de Lola :

— Ceci étant, ne te fais pas d'illusion. Je n'ai rien à faire de toi et de ton frère. Disons que vous êtes au mieux des accidents de parcours. D'ailleurs, j'en ai peut-être commis d'autres que je ne connais pas. Ha ! Ha ! Donc, n'attends rien de moi. J'ai autre chose à faire.

Son cynisme me sidérait. Je pris mon courage à deux mains pour tenter un baroud d'honneur.

— Monsieur Bottazzi, je crains que nous n'en ayons pas fini avec vous.

— Ha ! Ha ! Des menaces ! Je t'ai déjà dit de te mêler de tes affaires. Non, mais, écoutez-le, ce petit morveux. Il essaie de m'intimider. Considère-toi comme bienheureux que je vous laisse repartir en bonne santé. J'ai un message pour Jo Poulard : s'il tente quoique ce soit contre moi, je réunis la presse et je dévoile tous ses tripatouillages financiers et autres. À bon entendeur, salut.

Le retour à Longes fut silencieux et pénible. Lola n'avait pas envie de parler. Elle venait de découvrir son véritable père et de constater que c'était un gangster sans foi ni loi. Moi, je m'étais heurté à un type arrogant qui m'avait mis brutalement le nez sur une réalité : qu'est-ce que j'étais venu faire dans cette galère ?

Nous fîmes un rapport détaillé à Jo Poulard. Il se frotta longuement le menton et nous gratifia d'un petit sourire énigmatique :

— Vous avez fait ce qu'il fallait. La réaction de Bottazzi ne m'étonne pas. Je me suis renseigné : il mène dans la région des affaires immobilières plus ou moins légales ; mais il est suffisamment malin pour échapper chaque fois à la justice. En plus, il est très introduit dans les milieux politiques. De nombreux

élus lui doivent quelque chose. Lola, je me doute que découvrir que ton père biologique est un mafieux n'est pas très agréable, mais je ne vois pas bien quelle suite tu peux donner à cette affaire. J'aurais aimé t'éviter ça, mais je comprends que tu aies voulu savoir. Dis-toi que quoiqu'il arrive, tu seras toujours ma fille. Quant à toi, Sergio, je te remercie encore. Mais le mieux pour toi serait d'oublier cette histoire et de te consacrer au foot pour finir la saison en beauté.

Nous étions à la fin du mois d'avril. Dans quelques semaines, je devais m'installer à Rennes et laisser derrière moi tout ce que je venais de vivre. Pourtant, une question tournait encore en boucle dans ma tête : comment devais-je considérer mes relations avec Lola ?

J'avais la triste certitude qu'elle n'était pas amoureuse de moi. Une sorte d'intuition me susurrait qu'il valait mieux ne pas lui parler de mes sentiments pour elle.

21.

Nous arrivions au mois de juin. Comme prévu, l'équipe de Longes accéda facilement au championnat de Nationale 2. Jo Poulard et Legal voulaient plus. Ils partirent à la recherche de nouveaux joueurs encore plus forts que les précédents pour monter en Nationale 1. Leur rêve, c'était la Ligue 2 dans deux ans.

Pour ce qui me concerne, le temps de boucler mes paquets était venu. J'allais sûrement regretter le garage de Louison, mais il me fallait avancer. J'étais attendu au stade rennais dès début juillet pour la reprise de l'entraînement. Et je savais que les coachs professionnels ne plaisantaient pas avec les retardataires.

À Rennes, le club me casa dans l'un de ses studios refaits à neuf, tous frais payés. Je n'avais à m'occuper de rien : factures d'électricité, bail, assurances… Tout était géré par l'administration. Par rapport à ce que j'avais vécu, c'était un avant-goût du luxe.

J'utilisai les derniers jours de ma présence à Longes pour saluer tous ceux que j'avais aimés et qui m'avaient apprécié : Louison et ses apprentis, le gendarme Metay avec qui j'avais éclusé tant de bières, Victor le meilleur site d'informations locales, Claudette la libraire dont j'ai souvent dévalisé les étals et Bernardo que j'aurais voulu mieux connaître.

Avant de partir, je fus convié à déjeuner par Jo Poulard. Outre le président, il y avait là Lola, André, et bien sûr Marina. Nous échangeâmes beaucoup de pensées fortes sur la vie et ses vicissitudes. Jo Poulard avait beaucoup à dire sur l'éducation des jeunes par le sport. Il nous raconta ses débuts dans le foot et quelques anecdotes amusantes. Il me prodigua beaucoup de conseils pour la suite de ma carrière. Pour ma part, je n'avais « que » 22 ans, mais à travers toutes les aventures que j'avais connues à Longes, j'avais la sensation d'avoir dix ans d'expérience de plus. Je le dis à Jo Poulard et je l'en remerciai. En réponse, il marmonna et baissa les yeux. Pour la première fois, j'eus l'impression de l'avoir ému. Lola le regarda – oh ! miracle ! – avec un sourire bienveillant. Ma sœur, elle, avait dépassé ses angoisses personnelles. Elle aussi était à l'aube d'une autre vie.

******

Le studio que m'allouait le club à mon arrivée à Rennes était petit, mais propre et fonctionnel. La cuisine était équipée de l'essentiel. Les murs étaient vierges et semblaient attendre les souvenirs de l'occupant.

En débarquant, j'imaginais vraiment tourner une nouvelle page de mon existence. J'espérais qu'elle serait encore plus riche que la précédente.

Les premiers jours furent consacrés à la connaissance du stade et de mes coéquipiers. Mais il m'a fallu en venir très vite aux choses sérieuses. Je passai une visite médicale qui ne révéla rien d'autre qu'une condition physique quasi parfaite. Puis, je travaillai sur le terrain en compagnie de mes collègues de la réserve. Tous étaient de solides gaillards, d'une stature impressionnante par rapport à celle de mes anciens camarades de jeu.

Comme dans tous les clubs, juillet fut consacré aux entraînements et aux mesures de performances athlétiques. Les joueurs se regardaient entre eux parce qu'ils savaient que c'était le moment où s'établissait la hiérarchie des valeurs qui déterminerait la composition type de l'équipe.

Ce petit concours m'intéressait modérément puisque je m'attendais à figurer dans la réserve pendant plusieurs mois. Il était même possible que je sois un simple remplaçant pendant un certain temps. Je profitai de ce moment pour parfaire ma condition en me disant que ça pourrait toujours servir.

Globalement, l'ambiance collective n'était pas désagréable, mais le soir venu, je m'ennuyais un peu dans mon coin.

Je réussis à provoquer quelques sorties en groupe dans le centre-ville. Le reste du temps, je le consacrais à la lecture quand je n'étais pas requis au stade. Je découvris Balzac, Zola, Proust et d'autres. Je n'avais plus à disposition Claudette ma libraire de Longes, mais j'avais localisé une boutique où je pouvais m'approvisionner en romans.

Quand je pensais aux aventures vécues en Normandie, je trouvais ma nouvelle tranquillité un peu saumâtre. Elle dura pourtant jusqu'au mois décembre.

C'est à ce moment que je fis la connaissance de Pauline. C'était une petite femme, à l'allure simple et déterminée. Je sentis que nos regards « se parlaient »

très vite. Elle avait le visage constellé de taches de rousseur, ce qui me plaisait infiniment. La suite nous parut se dérouler comme une évidence. Je l'invitais de plus en plus souvent dans mon studio, parfois je passais la nuit dans son appartement de centre-ville. Elle me fit découvrir la Bretagne et surtout les charmes de la côte escarpée.

Mes coéquipiers prirent l'habitude de nous voir attachés l'un à l'autre par la main. Il n'était pas question de mariage entre nous, mais nous réfléchissions à la meilleure manière de nous établir ensemble.

******

J'avais gardé un lien par messagerie avec Lola. Quelques jours avant Noël, elle me lança un SOS alarmiste. Jo Poulard, à force de brasser inconsidérément des millions, s'était enferré dans des affaires pas très nettes. Il était au bord de la banqueroute et de la prison. Lola le décrivait comme un homme aux abois, à la santé inquiétante.

L'association qui gérait le club de foot était proche du dépôt de bilan.

Un jour Lola vit débarquer Bottazzi au Manoir. Aux éclats de voix, elle comprit que son entretien avec Jo Poulard fut plus qu'orageux. Une fois le gangster parti, le président qui désormais ne cachait plus rien à sa Lola, l'informa du marché que le truand lui avait mis entre les mains.

Bottazzi proposait d'éponger les dettes de Jo Poulard et de renflouer les finances du club. La condition était que le président – qui ne le serait plus – se tienne à l'écart de toutes ses affaires. S'il n'acceptait pas ce deal, Bottazzi révélerait toutes les magouilles auxquelles Jo Poulard avait dû recourir pour faire face à ses créanciers. Il y avait de quoi faire en sorte que le père de Lola termine sa vie derrière les barreaux.

Le lendemain de ce jour, Botazzi ajouta une contrainte odieuse à sa proposition : que Lola vienne vivre chez lui. Cette nouvelle, je la reçus comme une gifle qui ne m'était pas destinée.

******

Nous étions début septembre. J'avais déjà fait quelques courtes apparitions dans l'équipe réserve du stade rennais. Les commentaires sur ma prestation étaient plutôt favorables.

Quand j'eus connaissance du marché de Bottazzi, une forte envie de violence me saisit. Puis je pris le temps de réfléchir à la conduite à tenir, et j'appelai Jo Poulard au téléphone. Celui que je surnommais encore affectueusement « le Président » n'était plus l'homme d'avant. Il avait perdu sa combativité et son courage. Il était prêt à subir les foudres de la justice, lorsque Bottazzi aurait dévoilé tous les tours de passe-passe financiers auxquels ses affaires l'avaient mené. Même la prison ne l'effrayait plus. Il fut tout de même très ferme sur un point :

— Il est hors de question de sacrifier Lola ! Tu m'entends, Sergio ?

Je savais par ma sœur qui vivait toujours au manoir que Lola était – elle – décidée à se dévouer pour éviter le déshonneur à son père adoptif. Elle aussi fut catégorique quand elle me téléphona :

— Je vais me rendre chez Bottazzi, Sergio. Je sais me défendre. J'ai vingt-cinq ans, donc tout l'avenir devant moi. Jo est très affaibli, s'il va en prison, il va y mourir !

C'était la première fois que Lola appelait le Président par son prénom. Les derniers épisodes de ses aventures les avaient rapprochés.

Trois jours plus tard, Marina m'informa que Lola avait fait ses valises pour s'installer dans le château de Bottazzi. J'encaissai durement la nouvelle, sans savoir ce que j'allais en faire.

Je n'avais pas encore vécu le pire. La semaine suivante, par les journaux, j'appris que Bottazzi avait tenu une conférence de presse ignoble. Certes, il reprit en main les dossiers de Jo Poulard, y compris le club, mais il en profita pour dénoncer dans le détail l'affairisme de l'ancien président, les dettes qu'il avait accumulées et ses projets inachevés. Il parla longuement d'incompétence et de gâchis.

En un mot, Bottazzi ne respecta aucun de ses engagements et fit le nécessaire pour enfoncer encore plus Jo Poulard.

Parallèlement, Lola ne répondait plus à mes messages. Marina était très inquiète de son sort. Tout se passait désormais comme si Lola était la prisonnière de son père biologique.

22.

Au 1er septembre, par un coup de baguette maléfique, Bottazzi avait rasé tout ce que j'avais aimé. Jo Poulard était incarcéré, en attente de procès. Lola était probablement emprisonnée dans son domaine. L'équipe de foot et la commune de Longes avaient perdu leur âme. Comme si ça ne suffisait pas, Louison avait fait un malaise cardiaque et restait à l'hôpital, pour le moment. J'avais encore un lien avec Marina et Victor pour suivre cette actualité désolante.

J'aurais pu et peut-être dû considérer que ces évènements concernaient ma vie d'avant et que je n'avais plus à m'en mêler.

Mais, j'étais révolté par les injustices commises par Bottazzi. J'en avais perdu le sommeil et la forme physique, ce qui pénalisa mes performances sportives. Le coach me reprenait régulièrement en m'accusant de m'endormir à l'entraînement. Pauline se démenait pour tenter d'apaiser mes tensions et mes pensées négatives.

Vers la fin du mois, Marina me fit savoir qu'elle avait rencontré un ostréiculteur et qu'elle comptait vivre sur le bassin d'Arcachon avec lui. Elle n'avait plus de nouvelles de Lola. Victor, lui, avait raccroché ses crampons, il ne voulait plus souffrir sur un terrain, il n'aimait plus le foot. J'obtins les moyens et le droit de rendre visite à Jo Poulard en prison.

La première vision que j'eus de lui me terrorisa. Il flottait dans ses vêtements. Son visage gris semblait s'affaisser chaque fois qu'il parlait. Ses gestes étaient lents, tremblants, mal assurés.

— Salut fiston, content de te voir.

— Président, je suis heureux aussi de vous voir.

Mon insistance à l'appeler « président » parut l'amuser.

— Puis-je faire quelque chose pour vous, président ?

— Ne t'inquiète pas, Sergio, je suis dorloté ici.

Au fond du trou, il semblait s'accrocher à sa dignité en tentant de faire de l'humour. J'en avais l'estomac retourné. J'évitai de lui parler de sa commune et

de son équipe. Pour Lola, je me montrai optimiste :

— Avec le caractère qu'elle a, je suis sûr que Lola se tirera de toutes les situations.

Bien entendu, je n'étais certain de rien, mais j'essayais de lui insuffler un peu de confiance. Il se pencha vers moi avec un demi-sourire pour me demander des nouvelles de ma carrière. Je dus encore mentir : je ne pouvais pas lui avouer que, déstabilisé par son sort et celui de Lola, j'avais du mal à m'imposer dans ma nouvelle équipe. Je l'assurai que tout allait pour le mieux et que j'avais bon espoir de jouer bientôt avec les professionnels.

Tout en parlant, je prenais conscience de sa situation et de celle de sa fille. Une telle déchéance me bouleversait. Je sentais une espèce de grondement monter du bas de ma poitrine jusqu'au visage. En sortant de la prison, je vomis longuement sur les murs de l'établissement. Un gardien qui passait par là m'engueula et me botta le derrière. Je m'enfuis le plus vite possible.

Ma seule certitude, c'était que je ne pouvais plus me satisfaire de mon inaction.

******

Je pris ma décision au début octobre. Je ne pouvais pas en parler avec Pauline : elle aurait tout fait pour me retenir et elle était capable de trouver les arguments pour m'empêcher de commettre ce que j'avais l'intention de faire.

Le 4 octobre, je fermai avec mille précautions la porte de son appartement en lui laissant une longue lettre pour expliquer ma fuite. Je ne pouvais qu'espérer qu'elle comprendrait.

L'aube ne s'était pas encore levée lorsque j'arrivai devant le domaine de Bottazzi à bord de ma Kangoo. Je dissimulai ma voiture à l'orée d'un bois. Trop énervé, je ne me rendormis pas avant la clarté blafarde du jour. Ce qui allait se passer tournait en vrille dans ma tête.

Je résolus d'attendre 9 heures. La nature s'éveillait dans des nappes de brouillard. Au loin, le mur d'enceinte de la propriété de Bottazzi se dévoilait peu

à peu.

À l'heure dite, j'appuyai sur le bouton d'appel à l'entrée du domaine. Une voix nasillarde me répondit. Je prétendis avoir rendez-vous avec monsieur Bottazzi. Mon correspondant hésita un instant, puis :

— C'est pour quoi ?

— J'ai des informations à lui communiquer sur les affaires de Jo Poulard.

Un long silence suivit ce coup de bluff. Puis, un déclic ouvrit le portail de fer forgé et j'engageai ma voiture le long de l'allée principale, impeccablement gravillonnée de rose.

Le même majordome me fit pénétrer dans le même salon et asseoir dans le même fauteuil que la dernière fois. À ce moment précis, j'étais animé d'une colère froide : je connaissais un mélange d'appréhension et de détermination. Cette fois-ci, j'entendis distinctement ses pas, alors qu'il arrivait derrière moi. Il était passé une robe de chambre de velours, décoré de motifs vaguement chinois ou peut-être asiatiques, ce n'était pas le moment d'entrer dans les détails vestimentaires.

Il éprouva le besoin d'entamer la conversation d'un ton faussement jovial en se servant un verre d'alcool :

— Alors jeune homme ! On s'apprête à changer de camp ! C'est très vilain, ça ! Enfin, j'espère que vos informations vont m'intéresser…

Je me levai pour me trouver à sa hauteur. Je ramassai mon corps sur lui-même d'une manière que j'estimai imperceptible. Et mon poing partit. J'entendis distinctement quelque chose craquer : j'espérais lui avoir cassé au minimum le nez ou la mâchoire. Pour être sûr de l'efficacité de mon assaut, je poursuivis avec deux directs au visage. Il se courba entre eux en regardant son sang couler sur le tapis. J'achevai de le jeter à terre par un coup de genou dans le ventre.

C'est là qu'il a commencé à hurler de douleur. Tout en entendant des cavalcades derrière moi, je continuai à le cogner consciencieusement en frappant du pied dans les côtes. Je me sentis soudainement attrapé, par le cou et tiré en arrière. J'eus le réflexe de lui asséner un dernier coup de pied dans le visage.

Avant d'être emmené par ses cerbères, je l'insultais encore en lui précisant que

la raclée qu'il venait de prendre lui avait été administrée de la part de Jo Poulard et de sa fille.

******

La suite, je l'avais prévue. Je fus jeté sans ménagement dans une fourgonnette de gendarmerie et amené à la brigade de Valognes.

Le gradé qui procéda à mon premier interrogatoire était comme étonné de me voir. Il déposa son képi à côté de lui, glissa sa main sur son crâne glabre et passa à sa première question :

— Vous vous rendez compte de qui vous venez de tabasser, jeune homme ?

Le brigadier avait l'air stupéfait qu'on puisse casser la figure à une icône locale. Il n'en revenait pas. J'avais l'impression que sa surprise était mâtinée d'un peu d'admiration. Néanmoins, il soupira et procéda à ce qu'il savait faire : un interrogatoire d'identité.

La période suivante releva d'un parcours classique : incarcération, procès et de nouveau la cellule. L'avocate commise d'office se débrouilla plutôt bien. Elle retraça judicieusement l'état de nerfs dans lequel m'avaient projeté les exactions de Bottazzi. Mon activité de sportif de haut niveau plaida aussi en ma faveur. J'écopai finalement de cinq ans d'emprisonnement, dont trois ans avec sursis. Quant aux 45 000 euros d'amende qui me fut infligée, je n'avais aucune idée de la manière dont je la paierai.

Dès qu'elle en reçut l'autorisation, Pauline vint me voir derrière les barreaux. La première fois, elle me regarda longuement dans les yeux. Je lui réitérai mes excuses de l'avoir mise dans la situation de compagne de taulard. Elle me répondit qu'elle regrettait de ne pas avoir été au courant de mon projet, mais que ça ne changeait rien à ce qu'il y avait entre nous. Je pourrais compter sur Pauline jusqu'au bout.

Quelques mois, plus tard, j'appris avec plaisir la libération anticipée de Jo Poulard pour raisons de santé. Il se débrouilla pour venir me voir. Nous ne nous parlâmes pas beaucoup. Il me dit que je n'étais plus son fils adoptif, mais son ami pour le temps qui lui restait à vivre.

Je pus également embrasser Louison. Lui aussi ne me tint pas de longs discours. Il m'assura simplement que j'étais un sacré gamin et qu'il était fier de m'avoir connu.

La dernière visite qui me remplit de joie et m'aida à supporter la fin de ma peine fut celle que j'attendais : Lola. Il arriva quelque chose qui aurait semblé incroyable à tous ceux qui l'ont rencontrée : nous passâmes une demi-heure à rire comme des fous en nous remémorant nos aventures, surtout lorsqu'elle me raconta qu'elle avait rendu impossible la vie quotidienne chez Bottazzi jusqu'au jour où le gangster excédé l'avait mise à la porte.